64e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 5 4 FÉVRIER 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Entre Moscou et Rome, l'Eglise grecque. — II. L'Eglise catholique dans l'Inde. — III. Un savant oublié : Nicolas Sténon. — IV. De l'eau au cœur du Sahara. — V. Dans l'Allemagne de l'est. — VI. Le Trésor des Incas. — VII. Le problème de l'adaptation au Japon. — VIII. La déchristianisation contemporaine. — IX. Le quatrième centenaire de l'Université grégorienne. — X. L'Islam, Dogme, Culte, Morale. — XI. Un vaillant missionnaire, le R. P. Mousset, Madagascar.

I

L'Eglise grecque entre Moscou et Rome

Entre Moscou et Rome, c'est le sous-titre d'une étude publiée par la *Civiltà cattolica*, dans ses numéros des 7 novembre et 5 décembre 1953, avec ce titre qui éclaire tout : *Les Eglises grecques dissidentes*, et la signature du P. de Vries, S. J.

Il est évident, pour quiconque y réfléchit, que la situation actuelle du monde et sa division en deux blocs hostiles pose à l'Eglise grecque, qui se donne à elle-même le nom d'Eglise orthodoxe, les plus difficiles problèmes. Si la ligne de démarcation entre les deux blocs coïncidait avec les frontières de ladite Eglise, il est probable que tout problème disparaîtrait A Moscou, l'Eglise orthodoxe ne fait aucune difficulté pour reconnaître le régime communiste. Toutes les Eglises du même rite situées au-delà du rideau de fer, imitent l'attitude de celle de Moscou. Mais en dehors de ce rideau, c'est-à-dire à Constantinople, à Athènes, à Antioche, Jérusalem, Alexandrie, que pense-t-on du communisme ? Que pense-t-on des Eglises-sœurs qui sont sous sa domination ? L'un des facteurs de ce problème est la question numérique. De quel côté se trouve la majeure partie des « orthodoxes » ? Cent millions environ au-delà du terrible rideau, et seulement sept millions et demi en deça ! Autre facteur : de qui et d'où viennent les ressources financières des Eglises, en deçà du rideau de fer ? Et puis que pense-t-on à Constantinople, la « seconde Rome », des prétentions de Moscou à devenir une « troisième Rome » ? Pour se défendre contre l'hégémonie de Moscou, une bonne partie de l'Eglise orthodoxe est contrainte de regarder vers l'Occident. Le fait-elle de bon cœur ? Et jusqu'où vont ses sympathies pour Rome ? C'est à toutes ces questions que le P. de Vries essaie d'apporter des réponses. Dans l'impossibilité où nous sommes ici de les rapporter en détail, nous nous bornerons aux indications les plus essentielles.

Constantinople garde évidemment toutes ses ambitions. Mais, en dehors de la diaspora émigrée en Amérique, le patriarche de Byzance n'a plus directement que 270.000 fidèles. Le titulaire actuel est un Américain, Athénagore, élu le 1er novembre 1948, sous la pression conjuguée des U.S.A. et de la Turquie. Il était précédemment archevêque de New-York. Venant d'Amérique, il est suspect à Moscou. Ami des Turcs, il est suspect aux Grecs. Il a donc une position difficile. Une de ses premières Encycliques, du 26 février 1950, proclamait son siège le centre des Eglises orthodoxes du monde entier, mais elle fut qualifiée par un métropolite russe de tentative de « transformer une primauté d'honneur en une primauté de juridiction » et de « ressusciter le papisme ». C'est que, dans l'Eglise orthodoxe chaque Eglise est indépendante. Les Eglises sont « sœurs ». Le titre de patriarche « œcuménique » pris par le patriarche de Constantinople est purement « honorifique ». Aussi, quand Athénagore a voulu réunir un « Concile œcuménique panorthodoxe », il n'a obtenu que des réponses ou négatives ou décevantes.

Le patriarche d'Alexandrie, prolongeant une rivalité qui remonte à Théophile et Jean Chrysostome, prétend avoir sa politique à lui. Il est vrai que le nombre de ses fidèles, est tombé à 120.000. Le patriarche d'Antioche, qui reçoit une aide financière de Moscou, et qui gouverne 290 000 âmes, affiche de grandes sympathies pour l'Eglise russe, et se borne à dire, au sujet du communisme, que l'Eglise ne fait pas de politique. Entre Constantinople et Moscou, les rapports sont froids, mais corrects. Les Russes reprochent à Athénagore d'être en bons termes avec l'Amérique et la Turquie, mais la Turquie et l'Amérique lui reprochent d'être mou, indécis à l'égard du communisme. La seule Eglise qui a une position nette sur ce point est l'Eglise synodale d'Athènes. Et comme cette Eglise groupe plus de cinq millions d'adhérents, elle compte tout de même. Quant au patriarche de Jérusalem, il est dans la plus fausse des positions : il est grec, et son clergé et ses fidèles sont de langue arabe. Il est dangereusement exposé à la propagande soviétique.

En concluant la première partie de son étude, le P de Vries estime que « l'influence de Moscou sur le monde de l' « orthodoxie grecque » est en déclin.

Dans sa seconde partie, le Père examine les diverses attitudes des Eglises orientales envers la

papauté. Ici nous avons la gamme complète : de l'hostilité ouverte, déclarée, agressive, outrageante de l'Eglise de Moscou à la correction empreinte de courtoisie de Constantinople.

En parlant de Rome, le patriarche Athénagore, de Constantinople, emploie volontiers l'expression de « Rome vénérée ». A maintes reprises, il a entretenu avec le Délégué apostolique à Constantinople, des relations aimables. Peu après son élection, il avait dit cependant cette parole énorme : « Je suis convaincu que le grand Empire ottoman a sauvé l'orthodoxie des griffes du papisme fanatique. » Mais ce n'était, sans doute, là qu'une parole de flatterie à l'égard des Turcs. Dans une interview accordée au journal *Istanbul* du 12 février 1949, il disait au contraire : « Nous avons été ensemble (avec l'Eglise romaine) durant douze siècles. Je nourris un grand respect pour Rome. » Il admet qu'il est impossible de lutter contre le matérialisme athée sans le concours de la papauté. Il serait heureux que Rome fasse un pas vers lui. Mais ce pas, il ne le conçoit pas autrement que comme une reconnaissance de la légitimité de sa position, et comme une concession de l'égalité des droits entre Constantinople et Rome. En somme, on n'a pas la moindre idée à Constantinople de la véritable *unité de l'Eglise*, telle qu'elle a été voulue par le Christ. On désire un *front commun* avec Rome, mais il s'agit là d'une politique et non d'une doctrine.

Notons cependant des gestes éloquents. Le délégué apostolique prenant son congé habituel, dans l'été de 1951, le patriarche le pria d'offrir ses hommages au Souverain Pontife. Pie XII, charmé de cette attention, chargea le Délégué d'offrir au patriarche la médaille frappée à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption. Le 1er décembre 1951, le délégué fut reçu au Phanar, par le métropolite Chrysostome, entouré de tout le clergé, et conduit solennellement au patriarche, qui l'embrassa. En recevant la médaille, le patriarche la baisa et exprima sa gratitude envers le pape, pour ce cadeau. Le 9 janvier 1952, il rendit en grande pompe la visite du Délégué : fait qui ne s'était jamais produit dans l'histoire. Le 13 février 1953, le nouveau Délégué alla remercier le patriarche pour la sympathie qu'il avait manifestée à l'occasion de la maladie du pape.

Ni le patriarche d'Alexandrie, ni celui d'Antioche ne montrent envers Rome quoi que ce soit qui ressemble à de la déférence. Leur opposition à Rome est obstinée et facilement injurieuse. En Grèce, on ne comprend pas très bien ce qui se passe. L'archevêque d'Athènes, Spiridon, a parlé sévèrement de l'Eglise catholique dans le rapport présenté au Saint Synode de Grèce, en février 1952 :

— « Avec l'Eglise catholique, disait ce rapport, on peut dire que l'Eglise grecque n'a aucun rapport, aucune communion. Toutes les fois que nous tendons notre main vers Rome, sous un prétexte ou un autre, elle nous refuse la sienne. L'inflexible insistance de l'Eglise catholique romaine sur le dogme de la primauté papale, et sa prétention de subjuguer les orthodoxes, et de maintenir en Grèce une « Eglise unie » — dont la seule existence offense et blesse la susceptibilité des orthodoxes — tout cela constitue un complexe de causes pour lesquelles il ne peut s'établir des relations amicales et fraternelles entre Rome et notre Eglise. »

Et pourtant, l'archevêque Spiridon n'a pas hésité à envoyer, en ces dernières années, une dizaine d'étudiants, prêtres pour la plupart, dans les séminaires catholiques de France ; et j'ai pu moi-même, au cours d'une aimable visite qu'ils m'ont faite, constater leurs sentiments de respect pour l'Eglise catholique romaine.

En conclusion générale de son étude, le P. de Vries écrit ces mots très clairs :

— « Ce serait une illusion de vouloir nourrir des espérances d'une véritable union, car la reconnaissance du pape comme chef de l'Eglise universelle, qui serait indispensable, est totalement étrangère à la mentalité de nos frères séparés. D'autant plus que dans la sollicitude légitime et obligatoire du Souverain Pontife envers tous les chrétiens, ils continuent à ne voir qu'un impérialisme et une soif de domination. »

Quand donc comprendront-ils que la soumission au Vicaire du Christ n'est pas un esclavage, mais une libération ?

II

L'Eglise dans l'Inde

Dans son numéro du 28 novembre 1953, l'Agence *Fides* nous a donné une étude précieuse sur *L'Eglise catholique dans l'Inde nouvelle*. Cette étude souligne l'importance capitale du catholicisme indien pour l'avenir de l'Eglise catholique dans l'Asie tout entière.

— « L'accession de l'Inde à l'indépendance a été un atout précieux pour l'Eglise catholique. »

Voilà d'abord un point de très grand intérêt pour nous. En effet, jusque-là l'Eglise catholique apparaissait comme une importation des Européens. Les Indiens voyaient en elle une représentante de la culture étrangère. Le départ des Anglais a changé du tout au tout cette fausse perspective. L'Eglise subsiste par elle-même et elle a gagné l'estime et le respect pour ses qualités intrinsèques. Ce que l'on aime et admire en elle, c'est « le soutien spirituel qu'elle apporte, la formation aux vertus nécessaires à une nation qui se construit, son clair enseignement social. »

Un trait à signaler c'est que grâce à la sage politique du Saint-Siège, le clergé est formé là-bas, en majeure partie d'Indiens. Ils sont sous ce rapport en avance sur tous les autres pays asiatiques. Ainsi, sur 65 circonscriptions, plus de 40 sont dirigées par des prélats indiens. Sur 5.501 prêtres, 4.000 sont indiens. Les grands séminaires et noviciats contiennent autour de 1600 aspirants au sacerdoce, et la plupart sont indiens.

Le texte de la Constitution nouvelle donne à l'Eglise ce qu'elle pouvait attendre de mieux : la liberté sans privilèges. Le droit commun pour tous. L'Eglise participe à ce droit sur pied d'égalité. Il n'y a pas de religion d'Etat. L'Etat se proclame neutre. Il n'a de faveur pour aucune religion particulière, d'hostilité contre aucune non plus.

Cependant, dans la pratique, trois facteurs sont à retenir :

— 1° La majorité des Indiens sont *hindous*, c'est-à-dire de religion hindoue. La classe dirigeante, les hommes au pouvoir, les parlementaires sont hindous. Consciemment ou non, ils estiment que quiconque n'est pas hindou n'est pas Indien 100 pour 100. Il y a donc dans les milieux dirigeants

un préjugé défavorable contre le christianisme et une opposition sourde mais puissante à son expansion.

— 2° Le nationalisme indien est très ombrageux. Une nation neuve a toujours peur qu'on attente à sa liberté totale. La présence du christianisme a l'air d'une critique contre l'antique civilisation à base hindoue.

— 3° Le christianisme s'est surtout répandu chez des animistes, qui n'ont jamais été hindous, et qui appartiennent aux basses classes, l'hindouisme les avait subjugués et maintenus hors caste. Le gouvernement indien n'est pas loin de croire et de dire que l'Eglise favorise un mouvement séparatiste, qui aboutirait à la formation d'un nouvel Etat appelé Jharkand.

Cette méfiance du gouvernement se traduit en fait par une certaine répugnance à admettre les missionnaires étrangers, sauf pour l'éducation et l'assistance médicale. Les anciens missionnaires sont frappés de certaines incapacités et les nouveaux ont peine à obtenir le visa d'entrée. Dans certains gouvernements, la loi donne un droit de contrôle sur les biens ecclésiastiques et cela peut, en beaucoup de cas, devenir dangereux ou abusif.

Les établissements d'instruction et d'éducation catholiques étaient très estimés et fréquentés. Ils valaient à l'Eglise une estime particulière. Ils sont maintenant systématiquement concurrencés par des établissements hindous et comme ce sont les Etats particuliers qui ont pratiquement la haute main sur l'éducation, on ne peut pas faire appel à l'Etat central pour se défendre contre certaines mesures arbitraires dont souffrent les maisons catholiques.

Cette même différence d'esprit entre l'Etat et les Etats se fait voir en ce qui concerne les castes inférieures. L'Etat indien les a prises sous sa protection. Mais les Etats particuliers refusent de venir en aide aux pauvres gens de ces castes, s'ils sont catholiques. Il y a parmi eux des jeunes gens intelligents. Ils auraient droit à des secours pour leurs études, au même titre que les hindous, mais on les leur refuse systématiquement.

D'autre part, il existe un préjugé très répandu dans les milieux indiens, à savoir que, selon Gandhi, chaque pays a sa religion, qu'il choisit parce qu'elle est mieux adaptée à son génie national. L'hindouisme est donc la religion vraie dans l'Inde, même s'il est religion fausse ailleurs. La vérité d'une religion c'est sa convenance au pays qui la pratique. Il n'y a pas de vérité religieuse absolue et universelle !

Toutefois, ce sont là des préjugés comme il s'en trouve partout. C'est un peu comme chez nous, l'idée que la religion, excellente pour les enfants — et même pour les femmes, disait-on jadis — ne vaut rien pour les adultes, parce qu'elle les freine dans leur personnalité. C'est là un préjugé absurde, mais sourdement entretenu par un très grand nombre de baptisés. Les préjugés d'inspiration hindoue sont du même ordre. L'Eglise a pour mission de les combattre et de les vaincre. Or, dans l'Inde, elle jouit actuellement de conditions favorables :

— « Dans tout le pays règne la paix, il n'y a aucun danger pour les vies ni les propriétés ; partout les prêtres peuvent circuler librement, plus librement même qu'avant l'indépendance, car il y a moins de restrictions qu'avant. Partout, l'Eglise vit une vie normale, les évêques exercent leur juridiction sans discontinuité ni obstacles, les églises paroissiales sont bondées de fidèles, les écoles et les collèges sont florissants. Personne n'a peur de confesser ou de pratiquer sa foi. »

Les fidèles sont fortement groupés autour de leurs prêtres et de leurs évêques. Le nombre des prêtres indiens augmente rapidement. Les séminaires sont pleins et il est urgent de les agrandir.

« La construction du Séminaire pontifical de Poona et l'agrandissement de celui d'Allahabad sont des signes des temps. Une douzaine de grands séminaires dans l'Inde sont incapables d'accueillir tous ceux qu'une vocation appelle à la prêtrise. »

D'autre part, le nombre des religieux et des religieuses ne cesse de croître. L'action sociale des catholiques est pleinement conforme aux Encycliques papales. Il est peu de paroisses qui ne possèdent pas soit la Légion de Marie, soit l'Apostolat de la prière, soit une Congrégation de la Vierge ou une Société de S. Vincent de Paul. L'influence morale de l'Eglise s'impose à tous les observateurs sincères dans l'Inde. Voilà des symptômes heureux. Notons en terminant que toute cette étude porte la signature de S. Exc. l'Evêque d'Allahabad, Mgr L. Raymond, ce qui lui donne tout son poids. Et l'article a paru si important qu'il a été reproduit en entier dans l'*Osservatore Romano* du 31 décembre.

III

Nicolas Sténon

Chaque fois que nous nous mettons à table, devant des mets appétissants, nous disons que « l'eau nous en vient à la bouche ». En fait la glande parotide nous envoie des enzymes précieux, par un canal qui porte le nom de *canal de Sténon*. On devine que ce nom lui a été donné parce qu'il a été découvert par un savant nommé Sténon. Et pourtant il semble que ce savant soit de nos jours bien oublié. Dans un article intéressant de la *Civiltà cattolica* du 5 décembre, le P. Bosio, S. J., voudrait nous le faire mieux connaître et, pour piquer notre curiosité, il intitule son étude : *De prêtre de la science devenu prêtre du Christ : Nicolas Sténon.* Oui ce savant qui était né luthérien se fit catholique, et il vécut si saintement, comme apôtre de Jésus-Christ qu'il est question de sa prochaine béatification !

On a fait de lui, à Florence, de solennelles commémoraisons, le 25 octobre dernier. Son corps repose dans la basilique de St-Laurent de Florence, depuis son inhumation en 1687.

Qui était donc Sténon ? Qu'a-t-il fait dans sa vie qui mérite tant d'honneurs ?

Il s'appelait Niels Stensen, ce qui donna en latin *Nicolaus Stenonis*, et en français Nicolas Sténon. Sa naissance se situe en 1638, le 1er janvier selon le grégorien. Son père était bijoutier. A 18 ans, il est inscrit à l'Université de Copenhague. Puis il voyage. Il vient à Amsterdam en Hollande. Il y est accueilli dans la demeure d'un professeur, Gérard Blaës, qui était, lui aussi, originaire de Copenhague. Ce fut là qu'il fit la découverte du canal de la glande parotide qui porte son nom. Quelle joie, mais aussi quelle désillusion ! Son hôte, Gérard Blaës, qui n'y connaissait rien, se hâta se s'emparer de la découverte et la revendiqua pour lui-

même ! Sténon dut, au bout de 4 mois de séjour, quitter cette maisons et cette université. Il se rend à Leyde, y noue des connaissances brillantes, telles que celle de Spinoza. Il y poursuit ses recherches et y multiplie les découvertes. Ses écrits d'alors ont pour titre : *De Glandulis oris* (Des Glandes de la bouche, 1661) ; *De Glandulis oculorum* (Des Glandes des yeux, 1661) ; *De musculis et glandullis* (Des Muscles et des Glandes, 1664). Il est reçu docteur en médecine, en 1664. Il serait volontiers revenu à Copenhague, mais on lui préféra un rival, pour la simple raison qu'il était le neveu d'un professeur de l'université. Nouvelle désillusion, qui lui fait voir la vie telle qu'elle est ! Alors, il voyage, passe à Livourne, et vient à Florence, où il prend le nom de Niccolo Stenone. Il est ravi de l'accueil qui lui est fait. Il y passe les plus belles années de sa vie. Il fait partie du cercle de savants que fréquentent Malpighi, Redi, Magalotti, Viviani. Et surtout il s'y convertit.

C'est cela qui nous intéresse ici. Et c'est à lui qu'il faut demander comment la chose arriva :

— « Je me trouvais, écrit-il, à Livourne... au temps de la célébration de la Fête-Dieu, et à voir portée en procession, avec tant de pompe, cette Hostie, à travers toute la ville, je sentis monter en moi cet argument : « Ou cette hostie n'est qu'un morceau de pain et ce sont des fous qui lui rendent tant d'honneurs ; ou bien là se trouve le véritable Corps du Christ. Et pourquoi est-ce que je ne l'honore pas, moi ? » A cette pensée, je me disais qu'il m'était bien difficile de regarder comme des insensés ceux qui formaient une si vaste partie du monde chrétien, tels que les catholiques romains, parmi lesquels on voit tant de gens instruits et spirituels. Et cependant, il m'en coûtait de condamner la créance dans laquelle j'étais né. Mais il fallait opter. Il était impossible de concilier les deux manières de voir, ni de continuer à regarder comme vraie une doctrine qui, sur un point aussi essentiel de la foi chrétienne, serait tombée dans l'erreur, en y entraînant ses partisans. Dans cet état d'esprit j'arrivai à Florence... Là pour mettre un terme aux incertitudes de mon esprit agité, je me mis à chercher la vérité sur l'eucharistie, de tout mon pouvoir, ayant confiance que Dieu ne me refuserait pas la lumière, cherchée par mon cœur en toute sincérité... Non content de consulter des personnes instruites à ce sujet... je m'efforçai de m'éclairer par l'étude des textes originaux des Ecritures et des plus anciens auteurs, en fréquentant une célèbre bibliothèque où se trouvaient d'antiques manuscrits grecs et hébreux, afin de ne pas me fier uniquement à la version latine, puisque mes études me permettaient de faire mieux. En somme, après beaucoup de discussions, de lectures, d'examens, je ne pus faire autrement que d'être convaincu et de la vérité de ce que professaient les catholiques romains et de la fausseté dans laquelle vivaient les luthériens. »

Nous n'avons pas voulu abréger ce passage, qui est une belle page d'apologétique. Finalement, le 7 novembre 1667, Sténon émettait la profession de foi catholique. Il avait 29 ans. Mais tout de suite il ressent le besoin de devenir l'apôtre de la vérité reconquise Sans doute, il songe à sa chère patrie. Il réussit à devenir professeur royal d'anatomie à Copenhague, de 1672 à 1674. Mais son caractère de catholique militant ne permettait guère à l'opinion publique danoise, ardemment luthérienne, de le supporter longtemps. Il n'était pas homme à cacher ses convictions. Il écrivait au contraire des lettres pressantes aux plus grands savants de son temps : à Leibnitz, à Spinoza, à Sylvius, pour les inviter **à étudier la religion catholique et à se convertir.** Naturellement, il avait aussi visité Paris et la France. Il y avait même eu des relations avec notre grand Bossuet.

Mais il revint bientôt à Florence. Il demanda et obtint d'être ordonné prêtre, en 1675, puis, à la demande de Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Luneburg, le pape Innocent XI l'éleva à la dignité épiscopale et fit de lui un Vicaire apostolique des pays nordiques, avec résidence à Hanovre. Il ne put rester cependant dans ce pays, après la mort du duc Jean-Frédéric, à qui succéda un prince protestant. Il passa donc à Münster, puis Hambourg, et enfin à Schwerin, en Mecklembourg. C'est là qu'il mourut, dans les sentiments d'un saint et après des souffrances supportées héroïquement, le 5 décembre 1686, 28 novembre selon le calendrier julien, dans la pauvreté totale et l'abandon presque complet de ses fidèles eux-mêmes. Sa cause introduite presque aussitôt après sa mort, a été amenée presque à son terme, de nos jours. Il sera, peut-on croire bientôt béatifié, et ce jour-là les savants auront en lui un patron qui sera bien des leurs. Il a su, en effet, unir une vertu peu commune, une foi ardente, une charité sans bornes, avec le culte de la science porté à un degré rare, en son siècle. A la suite du P. Bosio, je voudrais donner une idée de son esprit scientifique.

Lorsquon lit les chapitres VIII et XV de l'*Exercitatio anathomica* du célèbre Harvey, publiée en 1628 et destinée à démontrer la *circulation du sang*, presque ignorée jusque-là, on tombe encore sur des expressions comme les suivantes : le cœur est « l'origine de la vie et le soleil du microcosme » — c'est-à-dire du corps humain — il est le siège de « la chaleur vitale congénitale ». il est « un foyer domestique et un foyer dans lequel sont contenus la matière inflammable de la nature et le principe du feu congénital »...

Mais lorsque Sténon écrit, lui, sur le cœur, six ans à peine après la mort de Harvey, survenue en 1657, il dit ceci qui est autrement scientifique :

» On a cru que le cœur était le siège de la chaleur innée, le siège de l'âme et même l'âme proprement dite ! Le cœur a été glorifié comme le soleil et même le roi, alors que, à bien examiner le problème, on verra clairement qu'il n'est absolument rien autre chose qu'un muscle... S'il est certain en effet que la raison, aidée par les sens, doit considérer comme indubitable que dans le cœur il ne manque rien de ce qu'on trouve dans les muscles, et qu'il ne se trouve dans le cœur rien de plus que dans les muscles alors le cœur ne peut pas être une substance spéciale, ni être le siège d'une substance spéciale, comme le feu, la chaleur congénitale ou l'âme. Et il ne peut pas davantage produire une humeur spéciale telle que serait le sang, ni engendrer des esprits tels, par exemple, que les esprits vitaux. »

C'est ainsi que la vérité scientifique sur le cœur et ses fonctions a été établie par Nicolas Sténon. Et si l'on ajoute à ce titre scientifique les découvertes dans le domaine des canaux glandulaires, on est en droit de considérer ce « saint » comme l'un des plus grands savants modernes !

IV

Le Sahara, réservoir d'eau ?

Dans ma Causerie de novembre 1953, j'ai eu à analyser les espérances prodigieuses que l'on fonde

actuellement sur les richesses minières du Sahara. J'y reviendrai aujourd'hui, avec *Science et Vie* de décembre 1953, qui nous a apporté un article du général Adeline, intitulé : *L'immense réservoir d'eau souterraine du Sahara*. On nous affirme que ce réservoir a une superficie égale à celle de la France et que « l'exploitation de cette immense nappe aquifère doit rendre possible la mise en valeur du désert et favoriser le développement des grandes industries. »

A première vue, cela semble très extraordinaire. Le Sahara n'est-il pas le désert le plus vaste du monde ?

Il est certain que les pluies sont rares et très irrégulières dans cette immense région. On a calculé cependant qu'aucun point du désert ne reste plus de sept ans sans qu'il y pleuve. Mais quel agriculteur fondera des espoirs sur une pluie ne tombant que tous les sept ans ? D'autant plus que lorsque la pluie tombe, elle peut sans doute le faire avec une telle abondance que les *oueds* ou lits de rivières, se gonflent soudain avec violence, mais c'est pour être à sec au bout de peu de temps et souvent pour des années. Dans le nord du Sahara toutefois les eaux sont fournies par les pluies et les neiges du versant sud de l'Atlas. De là des possibilités de végétation qui se traduisent par des oasis magnifiques, dans les vallées du Dra, du Tafilalet, du Ziz et de la Saoura.

Jadis il a existé, dans ces régions, d'énormes barrages, destinés à emmagasiner l'eau, au moment des crues, pour la dispenser ensuite, dans les périodes de sécheresse. Mais ces barrages, faits grossièrement, n'ont pu résister aux injures du temps. On est en train de les rétablir avec les moyens modernes, autrement puissants qu'autrefois. Le barrage de Tadjemout, à l'ouest de Laghouat, est né de cette préoccupation. Il a 300 m. de long et 6 à 7 m. de profondeur. Pour ne pas gêner les crues, il est noyé dans les alluvions et l'on n'en voit que peu de chose au dehors. Le barrage de Foum-el-Gherza au contraire est en superstructure. Il a pour but d'irriguer environ 200.000 palmiers dans le sud-est de Biskra, la capitale des bonnes dattes. Terminé en 1951, il a une hauteur de 65 m., avec des fondations de 8 m. de profondeur. Il peut emmagasiner 47 millions de m 3 d'eau et alimenter une usine électrique de 1000 kw. D'autres barrages sont ou déjà construits ou en voie de construction ou à l'étude.

Mais ces barrages n'intéressent que les régions situées entre 200 et 300 km au sud de l'Atlas. En plein Sahara, c'est tout autre chose qui se présente à nous ; il s'agit d'exploiter des *eaux souterraines* Qu'on creuse n'importe où, sur la surface du globe, on trouve toujours de l'eau, à condition de creuser suffisamment. Il existe une *nappe phréatique* qui n'est autre que la *nappe des puits*. Cette nappe existe au Sahara comme ailleurs, car les pluies, même rares, n'y sont pas entièrement reprises par l'évaporation. Une grande partie descend dans le sol et se trouve ainsi à l'abri du soleil. La nappe phréatique, au Sahara varie entre 2 et 90 m. de profondeur. On trouve de l'eau à moins de 5 m. au cœur du Sahara, en de nombreux points. Seulement de nombreux puits ont de l'eau *magnésienne* ou *saumâtre*.

Ce qui nous intéresse davantage encore au Sahara c'est l'*eau artésienne*, c'est-à-dire celle qui peut être récupérée uniquement par des puits artésiens. Cette eau-là est toujours saine. Ces nappes artésiennes se trouvent à des profondeurs très variables et il arrive qu'il y en ait plusieurs, superposées les unes aux autres et séparées entre elles par des sols imperméables. Les nappes artésiennes sont alimentées par les pluies qui tombent soit au nord sur l'Atlas, soit au sud, dans les régions équatoriales. Et des réserves d'eau artésienne, à l'abri de toute évaporation, s'accumulent ainsi, dans des cuvettes plus ou moins profondes depuis des milliers ou des millions d'années.

Il résulte des études faites par le professeur Savornin d'Alger qu'il y a au Sahara du nord-est, une immense nappe artésienne, grande comme la France et dont le centre se situe entre Ouargla et El-Goléa. En lui assignant une surface totale de 600.000 km 2, une épaisseur moyenne de 500 m, et une porosité de 20 %, la capacité d'un tel réservoir doit être d'environ 60.000 milliards de m 3. Etant donné le peu de pluies qui tombe dans les environs, on estime qu'il a fallu 12.000 ans pour le remplir. Mais ces 12.000 ans sont échus depuis longtemps, et il se maintient en équilibre, grâce à des fuites souterraines. Il s'agit donc seulement de capter les eaux de cette nappe au moyen d'un système puissant de puits artésiens.

Il existait déjà de ces puits avant notre arrivée en Afrique. Autour d'El-Goléa, ceux qui jaillissent du sol donnent un débit d'environ 250 litres à la seconde. Nous avons essayé de les multiplier. Le puits artésien de Zelfana, qui a 1 167 m. de profondeur, débite 115 litres à la seconde ; celui de Guerrara, avec 1.171 m. de profondeur, 230 litres. A Ghardaïa on a creusé deux puits nouveaux. Le débit total de tous ces puits ne dépasse pas 800 litres à la seconde. Or, d'après les calculs effectués on devrait pouvoir atteindre 150.000 litres à la seconde. Mais il faudrait pour cela 650 puits analogues à celui de Guerrara.

Mais il n'y a pas que la région arrosée par l'Atlas qui a de l'eau. On appelle bas Sahara une région formant une cuvette très aplatie, à une altitude inférieure au niveau de la mer, et ne mesurant pas moins de 350 000 km.2. Cette cuvette est alimentée par les oueds de la périphérie et les pluies. On y trouve une nappe phréatique, et plusieurs nappes artésiennes superposées. De là les splendides palmeraies de la région Biskra-Mraier-Djamaa, Touggourt-Ouargla. Les indigènes avaient cherché à utiliser les eaux souterraines au moyen de galeries creusées en terre, appelées *foggaras*. Ces galeries suintantes, mais qui finissaient par donner une quantité d'eau assez notable, étaient alimentées par les diverses nappes dont nous venons de parler. On explique de la même manière l'humidité constante qui existe au fond des *chotts* qui sont des sortes de lacs intérieurs, le plus souvent à sec mais qui se remplissent au moment des crues. On fait des plans en vue d'utiliser les eaux de ces *chotts*. On songe à creuser d'immenses galeries souterraines au-dessous du chott, de façon à obtenir une espèce de ruisseau souterrain, dont l'eau serait pompée et servirait à l'irrigation du désert.

Enfin, en plein Sahara, il subsiste certains trous constamment remplis d'eau, même lorsque la pluie

ne tombe plus depuis plusieurs années. Ce sont les *gueltas*. Leur superficie est petite : au plus 100 m. de long sur 5 à 6 de large. Mais la profondeur peut atteindre de 25 à 30 m. Et chose curieuse, malgré l'évaporation intense, qui devrait faire baisser les eaux de 3 à 4 m. par an, les *gueltas* ne sont jamais à sec. Et même il s'y trouve des poissons. Il existe enfin des régions où en creusant dans les vallées d'oued à moins d'un mètre, on est sûr de trouver de l'eau suffisamment pour faire boire les chameaux. Ce sont les *tilmas*. Là aussi, on est bien obligé de croire qu'il existe des nappes souterraines, soit phréatiques, soit artésiennes, soit les deux ensemble. Et dès maintenant des plans d'exploitation intensive de toutes ces nappes ont été formés.

La conclusion du général Adeline est formelle :

— « Grâce aux moyens modernes mis en œuvre, écrit-il, d'énormes quantités d'eau jailliront des profondeurs du sol du Sahara et permettront de créer des régions industrielles et de nouvelles oasis. »

V

Russie et Allemagne

Parmi les spécialistes des choses d'Allemagne, M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française, occupe un rang des plus éminents. Il ne se lasse pas de nous informer de ce qui se passe au-delà du Rhin, et il cherche surtout à nous faire connaître le fond des pensées, la nature des sentiments qui hantent les âmes. Il a publié, entre autres articles nombreux, une étude intitulée *Russie et Allemagne*, dans *La Revue des deux mondes* du 1er décembre 1953.

Que se passe-t-il, dans l'Allemagne de l'est, à la suite de la fameuse journée du 17 juin ? Les Allemands de l'est ont-ils oublié leurs espérances, leurs sacrifices, leurs morts ? Pas le moins du monde. D'abord, ils ont voulu en face du T 34, — un tank russe gigantesque — dresser sur un socle de marbre, en zone américaine, un monument de la liberté : une croix de chêne haute de 9 m., en face de la gueule du canon du tank russe, avec cette inscription : *A ceux qui sont tombés pour les Droits et pour la Dignité de l'Homme, pour la Vérité et la Liberté.* Et cette croix fut inaugurée dès le 20 juin !

Un autre point auquel les Allemands de l'est ont été très sensibles, c'est la « guerre des colis ». On se souvient de la réplique injurieuse de la Russie à l'Amérique, devant la première offre de ces colis :

— « Vous prenez l'Allemagne de l'est pour une colonie de nègres. Votre offre est insultante et inutile. L'Union soviétique ne vous a pas attendus pour assurer le ravitaillement des populations de l'Est allemand dans l'esprit d'amicale entente et de cordiaux rapports réciproques qui a toujours été celui de nos relations avec l'Est allemand. »

Mais en contraste prodigieux avec cette assurance, on assista à une véritable *marche de la faim* d'une population misérable venant de l'est pour recevoir les colis américains. En vain les Soviets, par une maladresse stupéfiante, essayèrent-ils de barrer la route à cette ruée des ventres creux. En vain les journaux à la dévotion de la Russie ont-ils essayé de stigmatiser les Allemands « sans pudeur», qui venaient, parfois au péril de leur vie, chercher un peu de nourriture. Cette seconde faute des Soviets a complété la première, l'intervention des tanks au 17 juin.

— « Les salauds ! a écrit un Allemand de l'est ; quand nous manifestons dans la rue, ils nous tirent dessus. Quand, du dehors, on veut nous donner à manger, ils repoussent l'offre en prenant de grands airs et en affirmant que c'est là une provocation. »

Les Soviets professent un tel mépris de l'homme qu'ils s'imaginent que la propagande peut remplacer le ravitaillement. Ils oublient le proverbe « ventre affamé n'a pas d'oreilles ». C'est avec stupeur que l'Allemand de l'est lit dans les journaux chargés de lui bourrer le crâne, que « grâce à l'arrivée continue des trains de ravitaillement venant de Russie », chargés de saindoux et de beurre, la consommation moyenne annuelle en graisse de l'habitant de cette zone a pu dépasser de 7 kilos celle d'un Allemand de l'ouest, atteignant 30 kilos.

Or, c'est justement les matières grasses qui manquent le plus ! On n'est pas plus cynique ! Et les Soviets ne craignent pas d'ajouter que leur beurre, surabondant, à ce qu'ils disent, est aussi d'une qualité exceptionnelle, « contenant beaucoup moins d'eau que le beurre germanique. » Tout cela est d'une maladresse insigne. Déjà le peuple allemand se croit fondé à considérer les Russes comme un peuple inférieur en civilisation, en organisation, en culture. Etre sous la coupe d'un tel peuple est irritant pour un Allemand. Mais avoir le toupet de le prendre pour imbécile, vouloir lui prouver qu'il surabonde, quand il crève de faim, c'est le comble !

Aussi tous les Allemands de l'ouest savent ce qui se passe, et ce qu'on pense au-delà du « fossé de la mort » — la frontière qui va de Lübeck à Hof.

Récemment la *Gazette de l'Allemagne du sud* a publié les impressions d'un Allemand rentrant de voyage dans l'est. Il a passé la frontière, grâce à un passeport bien en règle. On lui a remis une carte touriste, avec ses *rations* : par jour, 100 gr. de viande, 30 gr. de beurre, 60 gr. de sucre, pain libre.

En se promenant dans les rues de la ville, voici les choses qui le frappent : 1° partout d'immenses bandes de calicot rouge-sang, portant des maximes soviétiques ; 2° silence presque complet de la rue, presque pas de voitures, rares autos et sentant la ferraille, sauf celles des fonctionnaires toutes rutilantes et neuves ; 3° devant les boutiques, des queues énormes — cinquante mètres de long au moins — et toujours environ les deux tiers des candidats au beurre non servis ; 4° bureau du tourisme désert en raison des lignes de démarcation, rendant les voyages impossibles.

Le même article cite des exemples. Une jeune fille fête ses 18 ans. Elle supplie son papa de lui offrir un vrai dîner. La famille acquiesce. On se rend au restaurant :

« Chaque personne reçoit quatre rondelles de saucisson, des pommes de terre, un verre de vin et comme dessert une glace au chocolat. Mademoiselle nage dans les délices. Le chef de famille soupire au moment de l'addition : 36 marks 25 pfennigs (environ 600 francs de notre monnaie). C'est presque la moitié de son traitement de la semaine et il n'est pas des moins rétribués. »

Un fait frappant, c'est la curiosité passionnée de tous les Allemands de l'est pour tout ce qui vient de l'ouest. Ils attrapent comme ils peuvent, soit par la radio de Berlin-ouest, soit par des fragments de journaux dérobés à la police, toutes les nouvelles. La grande, la terrible nostalgie des Allemands de l'est, c'est la *réunification*. On en veut à Adenauer de dire qu'il travaille *d'abord* à la construction de l'Europe et que la réunification viendra ensuite ! Mais dès que le mot de réunification retentit à l'oreille d'un Allemand de l'est, il entre en transes !

Il faut dire toutefois que la politique soviétique consiste à gagner à tout prix les esprits ; on a fait la critique du passé. On reconnaît les fautes commises envers les ouvriers, ou au point de vue du ravitaillement. L'objectif lointain est la suppression des cartes de rationnement. On condamne aussi tout « arbitraire administratif », tout « favoritisme ». Mais dans le même temps, l'opinion est inquiétée par les sanctions qui frappent de hauts personnages pour « déviationisme », « fractionisme », « diversionisme ». Ce sont là des mots vagues et d'autant plus menaçants pour tous !

Un point à signaler c'est la détente dans le domaine religieux. « La guerre religieuse ne paie pas. On a été trop loin, on a cabré les gens. » Il s'était produit des faits révoltants. Exemple :

« Un procureur du peuple, Walter Seifert, se travestit en prêtre et se rend auprès d'un détenu de la prison d'Aue, qui a demandé un confesseur. Il recueille l'aveu d'un attentat, qu'il transmet tout chaud au parquet de Chemnitz, maintenant *Karl-Marx-Stadt*, la ville de Karl Marx. »

Mais si le régime de Grotewohl, instrument des Soviets, change de tactique, ou du moins annonce qu'il va en changer, *l'esprit* reste le même. Et il ne peut le changer sans se renier. Il s'agit de gagner le peuple au marxisme, au matérialisme athée. Or, il y a incompatibilité entre le matérialisme marxiste et l'Evangile de Jésus-Christ.

Nul ne s'y trompe. Il suffirait qu'il puisse se produire en Allemagne de l'est un *scrutin libre*, pour faire éclater toutes les duperies de la propagande. Il y a opposition dans le fond des âmes, mais aussi opposition dans la situation économique. La faim existe à l'est. Et elle devient une obsession, contre laquelle tous les slogans ne font qu'irriter davantage. Au bout de huit ans d'occupation, les Russes peuvent être certains d'avoir atteint le maximum de l'impopularité. Un cri général arrive de l'Allemagne de l'est et c'est un cri de détresse, un cri de désespoir. Et le Russe le sait si bien qu'il ne permettra jamais aux citoyens de dire librement ce qu'ils pensent. Il y a là une matière inflammable et dont le volume ne cesse de grossir !

VI

Le Trésor des Incas

Il paraît que les savants du Pérou se sont mis en tête de retrouver et de récupérer le *Trésor des Incas*. C'est ce que nous apprend un article de Marcello Gatti, dans *Orizzonti*, la revue hebdomadaire des PP. de S. Paul, en date du 1er novembre 1953.

De quel côté va-t-on orienter les recherches ? Il faut dire que le fameux « conquistador » François Pizarre réussit bien, en 1531, à renverser l'Empire des Incas et leur civilisation millénaire, mais qu'il ne put mettre la main sur leur trésor

Reportons-nous vers l'an 1500. Christophe Colomb a découvert le Nouveau Monde. Sur ces traces, se lancent des conquérants avides et sans scrupule. Ils vont à l'assaut des richesses fabuleuses du continent inconnu, qu'on se représente comme un *Eldorado*, un monde merveilleux où les palais ont des tuiles d'or massif ! La base de départ de ces conquérants est à Panama. Charles-Quint se sert d'eux pour agrandir son empire. Il rêve d'hégémonie universelle, tandis qu'eux-mêmes rêvent de luxe et de bombance. Il leur promet une part des dépouilles, des titres mirifiques, des honneurs sans précédent. Parmi eux se trouvent ce François Pizarre, qui avait gardé les cochons dans son pays natal de Trujillo. Pizarre s'associe deux amis : Diego Almagro et Fernando Luque, qui lui fournissent les fonds. Une fois à Panama, ils entendent parler d'une terre inexploitée vers le sud. Ils sont grisés, et ils partent. La première expédition n'aboutit pas : elle ne trouve que des marécages et des forêts impénétrables. Pizarre revient sur ses pas. Il supporte patiemment les moqueries et les rebuffades, mais prépare une seconde expédition, pour laquelle il ne réussit à embaucher que 100 hommes !

Cette fois, il arrive aux abords d'une ville : c'est bien l'Eldorado, monuments d'or massif, palais rutilants d'or, sous toutes leurs faces ! Et Pizarre contemple la population de ce pays inconnu : teint olivâtre, yeux en amande. Les savants de nos jours n'ont pu encore en dire l'origine : des Mongols peut-être ! Pizarre et ses compagnons se ruèrent dans la cité et y firent un butin appréciable en peu de temps. Les Indiens n'avaient jamais vu d'hommes à cheval. En voyant les mors de métal dont se servaient les nouveaux-venus, ils pensèrent que ces « divinités » ne pouvaient s'apaiser que par des métaux, et ils apportèrent de l'or en masse. Mais Pizarre était insatiable. Il comprit que ces Indiens-là appartenaient à un empire énorme et très riche. Il revint donc en Espagne pour faire son rapport à Charles-Quint. L'empereur s'intéressa passionnément à l'aventure. Il nomma l'ancien gardien de porcs gouverneur général. Mais quand Pizarre revint auprès de ses compagnons, il ne s'en trouva que douze de disposés à la suivre dans sa conquête du Pérou. Les autres s'estimaient « nantis » et ne voulaient plus risquer leur peau pour une fortune qu'ils avaient déjà dans leurs mains avides. Heureusement pour Pizarre, il vint d'autres affamés de Panama : affamés de richesses et de gloire. Pauvres vocables humains, qui vont assez bien ensemble !

Cette fois, il va affronter tout un empire avec 120 hommes, 36 cavaliers, trois arquebuses. Et il part en février 1531.

Pendant ce temps, l'empereur des Incas, Atahualpa, avait appris par ses « courriers » que des blancs mystérieux, portant de longues barbes, avaient débarqué sur son territoire. Une antique légende avait, dit-on, annoncé l'événement. Aussi Atahualpa, croyant bien faire, marcha-t-il à la rencontre des Espagnols avec 4.000 guerriers désarmés et chargés d'or et de pierres précieuses. Pi-

zarre était résolu à user de ruse. Il savait qu'Atahualpa était en lutte avec son frère, Huescar, pour une question d'héritage. Il reçut donc à merveille Atahualpa, dans son camp, le combla de sourires et d'honneurs. Mais il ne demandait qu'à voir surgir un incident qui lui permît de le faire arrêter et de se débarrasser de lui.

L'incident se produisit en effet. Pizarre avait dans sa suite un missionnaire qui offrit une Bible à l'empereur, en lui disant qu'il devait obéir à tout ce qui était écrit dans ce Livre ! Atahualpa, un peu par orgueil et beaucoup par ignorance, prit le livre, le porta à son oreille, puis montrant qu'il n'avait rien entendu, le jeta au loin, avec mépris.

Il plut à Pizarre d'interpréter ce geste comme un abominable sacrilège Ses hommes furent tous du même avis. Atahualpa fut saisi, chargé de chaînes, et gardé à vue dans une baraque du camp. Ses 4.000 guerriers furent mis en déroute par une charge de cavalerie et une décharge des trois arquebuses ! C'étaient pour ces indigènes des nouveautés terrifiantes !

La légende rapporte que Atahualpa, pour obtenir sa liberté, promit de remplir d'or la salle où siégeait Pizarre. C'était un local de 22 m. de long et de 16 m. de large ! Atahualpa ne fut pas impressionné par ces dimensions. Pizarre le fut davantage et accepta.

Un mois plus tard, commençaient à arriver les « courriers » de l'empereur, et chacun était chargé d'un trésor. Il fallut quatre mois pour remplir la salle Pizarre averti par l'empereur, vint constater le fait, mais il n'eut garde de libérer le captif, qui finit ses jours par pendaison. Il est vrai que Pizarre avait pris la précaution de le faire baptiser.. Et à nos yeux, c'est un crime de plus de sa part !

Pendant ce temps, une révolution se faisait à Cuzco, la capitale. Huescar, toujours prompt à critiquer son frère, l'accusa d'avoir dépouillé les temples pour se libérer. Mais se sentant peu sûr en face des envahisseurs, il réunit ses richesses et, partant de nuit, il se réfugia dans la « ville interdite », située au sommet du *Macchu Piccu*, une cime qui domine Cuzco. La légende assure que, pour mieux cacher son trésor, Huescar fit murer vivants avec lui tous les hommes qui avaient servi à le transporter.

Que contenait ce trésor ? On ne le sait guère On pense toutefois que les parois du temple du dieu Soleil à Cuczo étaient d'or, ainsi que les statues de la Place centrale. Il devait y avoir en outre ce qu'on peut appeler le trésor domestique des empereurs, c'est-à-dire tous les bijoux, les objets rares et précieux qui ornaient leur palais On prétend que, parmi ces bijoux, se trouvait une chaîne en or d'une longueur de plus de 700 pieds, que le père d'Huescar, Huana-Capac, lui avait offerte au jour de sa naissance. Pour transporter ce seul cadeau impérial, il aurait fallu plus de 200 hommes. Cela suppose que chaque mètre de la chaîne formait une charge d'hommes, en or !

Pizarre atteignit Cuzco le 15 novembre 1533. il y trouva une ville magnifique mais vide. La population s'était enfuie par crainte des cavaliers et des arquebuses. Les Espagnols n'eurent pas de peine à ramasser là encore des quantités d'or fabuleuses. Huescar n'avait pu tout emporter. On dit qu'en deux jours la récolte fut de 10 000 kilos d'or. Mais point de trésor. Ce fut la fin de l'empire des Incas. Il ne reste de cette civilisation que des ruines et... des légendes. Cuzco est de nos jours une cité de 50.000 habitants, mais elle est construite sur les ruines de l'antique capitale des Incas. Ce n'est qu'en 1911 que l'on a découvert, plus au nord, la cime du Macchu-Piccu et la « cité interdite » qui s'y trouvait. Cette cité aurait été habitée, jadis, par 1500 vierges. C'est un archéologue américain qui la découvrit. Et c'est là, parmi des rochers gigantesques, dans le silence d'une montagne de 4.000 m., que le trésor des Incas doit se trouver enseveli. On ne sait pas exactement à quel endroit. Mais une expédition scientifique va s'efforcer de percer ce mystère qui a défié les siècles. Ce sera une aubaine pour les musées et probablement un jeu de lumière sur l'antique civilisation que détruisait l'audacieux François Pizarre !

VII

Le problème de l'adaptation au Japon

Nous avons déjà beaucoup voyagé au cours de cette seule Causerie : à travers l'Eglise grecque, dans l'Inde, dans l'histoire avec Sténon, au Sahara, au Pérou. Et maintenant, il nous faut aller au cœur du Japon. Nous aurons là pour guide le R. P. H. van Straelen, de la Société du Verbe divin, missionnaire à Tokyo. Son « papier » est intitulé *En réfléchissant au Problème de l'Adaptation au Japon* et il a paru dans *Rythmes du Monde*, n° 2 de 1953.

Il est entré en rapport étroit avec les professeurs et grands prêtres du *Tenrikyo*, la secte la plus puissante du Japon moderne. Il a pu célébrer, pour la première fois, le Saint-Sacrifice au centre même de la secte, et il était l'hôte de M. Nakayama, Pontife souverain du Japon actuel ! C'était au jour anniversaire de la naissance de la fondatrice du Tenrikyo : Miki Nakayama.

— « Tout près d'ici, écrit-il, des milliers et des milliers d'êtres humains se trouvent réunis en prière dans le Kyoso Den, le temple brillant dédié à la Mère Fondatrice. D'autres milliers de pèlerins harassés, venus de tous les coins du Japon, se sont étendu et dorment... »

Or, c'était le deuxième dimanche après Pâques, dans notre calendrier, c'est-à-dire le dimanche du Bon Pasteur ! Et le missionnaire se demande anxieusement : qu'aurait fait, qu'aurait dit le Bon Pasteur ?

Et il précise sa pensée en écrivant :

— « Leur eût-il dit, comme le firent dans le passé tant de missionnaires (même canonisés) : « Foule insensée, vous courez à la damnation éternelle, serviteurs des idoles, esclaves de Satan !... »

Remarquons bien l'incise entre parenthèses : même canonisés ! Le P. veut souligner par là un changement de *psychologie missionnaire* qui, selon lui, s'impose.

Le zèle et la sainteté sont une chose, et la psychologie d'adaptation en est une autre. Sainte Thérèse n'a-t-elle pas noté que la sainteté et la science ne vont pas toujours ensemble et n'a-t-elle pas marqué sa préférence pour un directeur ayant la science plutôt que pour un autre n'ayant que la sainteté sans la science ? C'est dans le même sens

que le P. sent monter à ses lèvres ce qu'il appelle une « insolite supplication » : « *A sanctis* (j'entends, dit-il, ceux dont le zèle est intempestif) *libera nos, Domine !* »

Et sans nous dire à qui il songe, il ajoute :

— « Un Saint n'est pas nécessairement un bon missionnaire, tant s'en faut. La sainteté la plus éminente ne dispense pas d'un sens très développé de l'adaptation nécessaire. Dans cette contrée du globe, en effet, il y eut des saints qui firent parfois de la casse. »

Le R. P. n'oublie sûrement pas toutefois le mot de S. Paul : « *Pietas ad omnia utilis est !* » Ni cet autre : « *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* ». L'idéal est donc : sainteté d'abord, mais grande prudence et intelligence dans l'apostolat.

Le P. estime qu'il a fort bien fait de n'accepter à sa messe, en cette occasion, qu'un seul dignitaire de la secte du Tenrikyo, au lieu de trois cents qu'il aurait pu avoir. Il pense que la propagande spectaculaire fait plus de tort que de bien, en Extrême-Orient. Elle peut être très bonne ailleurs, mais, selon, selon lui, pas au Japon. Il préfère, quant à lui, la maxime lumineuse de Maritain :

— « Ce qui gagne les âmes, ce n'est pas une action qui se propose de gagner les âmes, c'est une action qui ne se proposant que de témoigner pour la vérité, témoigne pour elle avec une pleine et débordante mesure de l'Amour. »

Ce que l'on peut traduire : ce n'est pas *l'activisme* qui réussit, mais *la foi dans la divine Charité* et cela remet en bonne place la sainteté, nous semble-t-il.

Mais allons aux faits. L'unique prêtre du Tenrikyo qui a assisté à la sainte messe « a été très impressionné par la paix et le calme tout orientaux de l'émouvante et digne cérémonie. » On a même demandé au missionnaire de recommancer devant une plus nombreuse assistance. Sûrement, dit-il, il le fera, et il expliquera la messe. « Mais gardons-nous, insiste-t-il d'un zèle intempestif. Pas de feu d'artifice à la mode d'Espagne et d'Italie. Pas de feu de paille. »

Tout ce préambule de notre article a pour but de bien souligner la pensée de son auteur : les méthodes employées jusqu'ici au Japon sont « inadaptées ». Tout est à changer : architecture religieuse, musique religieuse, cantiques religieux, etc. En entendant les membres de la secte chanter dans le clair matin, il fait soudain cette amère réflexion :

— « Et nous, catholiques, nous en sommes toujours à faire chanter des mélodies purement françaises, purement allemandes, auxquelles nous avons adapté tant bien que mal quelques phrases en japonais boiteux. C'est cela que nous nous obstinons à faire résonner dans nos vilaines églises !... »

Le R. P. pose ou plutôt repose un problème qui est de tous les temps. Saint Grégoire le Grand avait fort bien vu que le missionnaire catholique doit prendre dans les usages et même dans les pratiques des infidèles tout ce qui peut être utilisé au sens chrétien. C'est ainsi que les temples païens sont souvent devenus des églises et que des divinités païennes ont été supplantées par des saints. D'autres se sont scandalisés et ont parlé des « saints successeurs des dieux », comme s'il s'agissait d'une contamination et d'une corruption de la vérité pure.

Il nous semble qu'en toutes ces discussions, il y a une question de mesure, de sagesse, de tact. Et tout ce que contient la suite de l'article que nous signalons, relève, à notre sens, des autorités missionnaires qui sont sur place, qui peuvent juger et décider. Ce n'est pas nous, profanes, qui pouvons, à distance, donner raison à l'une ou à l'autre opinion. Quand on nous dit par exemple : ce sont les chrétiens japonais eux-mêmes qui déclarent : « Nous voulons le latin, l'église de style gothique ; nous ne voulons plus de ces formes et de ces styles qui nous rappellent notre ancienne religion », nous sommes enclins à penser qu'il y a là un point de vue non négligeable. Mais quand le R. P. nous affirme que ce sont les missionnaires qui ont mis cela dans la tête des convertis, et qu'il vaudrait mieux adapter que supprimer, et quand il cite ce mot du Dr Wu :

« Il nous faut prendre Confucius comme notre point de départ pour arriver au Christ. Pour moi, c'est la seule voie qui conduira notre nation à une renaissance spirituelle »,

il a peut-être raison !

Avant de clore cette querelle, qui n'est pas de notre compétence, nous voudrions signaler encore cette réponse faite par le Pontife de Tenrikyo, M. Nakayama, à la question que lui a posée notre missionnaire : « N'êtes-vous pas allé tout récemment à Rome, chez le Saint-Père ? »

— « En effet. Et j'ai gardé de cette visite un souvenir inoubliable. Le Saint-Père m'a fait une impression profondément religieuse. Cette audience a été vraiment merveilleuse. Mais cependant, Rome m'a laissé certaines impressions d'un autre ordre. M. le Professeur, je voudrais vous poser une question. Comment est-il possible qu'à Saint-Pierre et dans d'autres églises romaines, les gens passent sur les tombes des papes et des évêques sans même enlever leurs chaussures ? Voilà une chose que je ne parviens pas à comprendre. Une tombe est sacrée pour nous. Nous passons respectueusement, mais jamais nous n'imaginerions de la fouler... »

Et voilà certes une objection qui n'est pas prévue dans nos traités d'apologétique !

Autre réflexion plus compréhensible :

— « En 1947, une centaine d'étudiants chinois non-catholiques passèrent à Rome et eurent le bonheur d'avoir une audience de S. Sainteté Pie XII. Quelques-uns ont admiré la grandeur et la beauté des basiliques ; plusieurs se sont intéressés aux tableaux de Raphaël et de Michel-Ange, et d'autres ont loué beaucoup la personnalité du Saint-Père. Mais, après une série de questions, nous avons eu l'impression que ces monuments, ces œuvres artistiques fameuses, ne suggéraient que peu de sentiments *religieux* à ces Chinois, confucianistes ou bouddhistes ; à leurs yeux, ces monuments représentent plus d'art que de religion et même quelques tableaux religieux les scandalisent. »

Voilà qui ne saurait nous étonner, car c'est aussi ce que ressentent la plupart de nos pèlerins à Rome.

Toute la suite de l'article important que nous citons, est consacrée à des suggestions d'ordre pratique, et elles nous ont paru singulièrement intéressantes et justifiées. Mais nous n'avons garde d'oublier le précepte : *Ne sutor, ultra crepidam !...*

VIII

La déchristianisation contemporaine

L'une des préoccupations les plus vives, en ce moment, dans l'Eglise, c'est l'observation et la description du mouvement de *déchristianisation* que nous sommes bien obligés — la mort dans l'âme — de constater un peu partout. A vrai dire, à ce mouvement correspond, en guise de compensation, un mouvement en sens inverse, mouvement de conversions en pays païen, et de *retours* en pays chrétien.

Nous allons signaler brièvement, sur le premier mouvement, les articles qui nous ont frappé.

Voici d'abord dans l'excellente revue *Lumière et Vie*, de novembre 1953, deux études considérables : l'une du P. G. Naïdenoff, S. J., intitulée : *Panorama statistique des Religions contemporaines*. L'auteur s'est spécialisé dans cette partie. Il est au courant des statistiques les plus récentes. Il n'y a naturellement qu'une confiance limitée. Et il s'attache surtout à « replacer le christianisme dans l'ensemble des religions qui actuellement divisent l'humanité ». Je lui emprunte deux tableaux, en les conjuguant : c'est le tableau des religions actuelles dans le monde :

Chrétiens entre 750 et 830 millions ; Juifs, 11 millions ; Musulmans, entre 315 et 383 millions ; Zoorastriens, entre 125.000 et 500.000 ; Shintoïstes, entre 25 et 27 millions ; Taoïstes, 50 millions ; Confucianistes, entre 300 et 345 millions ; Bouddhistes, entre 150 et 250 millions ; Hindous, entre 255 et 275 millions ; Primitifs, entre 121 et 135 millions ; Sans religion, entre 120 et 387 millions

Mais ces statistiques sont à prendre avec réserve. Le confucianisme, selon notre article, n'existe plus que comme tendance, comme attache sentimentale ou philosophique, mais il a disparu comme religion proprement dite. L'animisme, ou religion des primitifs est en voie rapide de disparition. Les animistes ou tombent dans l'athéisme, ou se convertissent, ou interprètent leur animisme en un sens théiste que leurs ancêtres n'ont pas connu ou avaient oublié.

Il y aurait beaucoup à prendre encore dans cet article, mais nous nous bornons à y renvoyer. Au même numéro de la même revue, une seconde étude, signée Jean Roux, a pour titre : *Déchristianisation et athéisme en monde occidental*. C'est dans une large mesure un mode nouveau de présentation de l'article précédent. On y revient sur la fameuse formule : *France, pays de mission ?* qui a déjà fait couler tant d'encre et suscité tant de controverses utiles. On y donne les résultats de sondages opérés récemment en France : par exemple à Saint-Etienne, pays chrétien, le 8 mars 1953 : proportion de 28,5 d'assistances à la messe dominicale, avec, en gros, un homme pour deux femmes.

A Marseille, même date : 75.594 présences à la messe, soit peut-être 12 à 14 %. A Paris, sur Saint-Sulpice, on arrive à 20 %, mais à St-Hippolyte, 6 % seulement. En Lorraine catholique, environ 30 %, mais dans la Creuse, une mission n'a atteint que 6 % de la population. A Grenoble, le 11 mai 1952, on a trouvé un pourcentage moyen de 14 %, avec 21,5 % à St-Louis, mais seulement 14,5 % à la cathédrale, et 5,5 % à la paroisse de N.-D. de la Salette.

Dans la seconde partie de son article, M. J. Roux étudie l'athéisme. Il y en a de deux sortes : l'athéisme théorique, très rare, et l'athéisme pratique, celui qui consiste à vivre comme si Dieu n'existait pas, sans rapport avec lui, sans prière, sans acte religieux. L'athéisme théorique a pour source principale le matérialisme marxiste, et l'athéisme pratique, le matérialisme « affairiste ». On a vu, dans la statistique donnée ci-dessus, que les évaluations diffèrent, pour les effectifs des « sans religion » entre 120 et 387 millions. Autant dire qu'on n'en sait rien. Ce que M. Roux note aussi c'est l'expansion de la superstition. A Paris seulement, il y a 5.200 devins ou tireurs d'horoscope déclarés à la Préfecture de police. Leur clientèle principale est sûrement à chercher dans les milieux soi-disant athées. L'athéisme n'est donc, pour beaucoup, qu'un retour inconscient aux « formes les plus primitives de l'esprit religieux, mais sans aucune affirmation religieuse ». C'est un recul de 15 à 20.000 ans ou plus !

Je noterai la conclusion de M. Roux, qui est encourageante : *contra spem in spem*, aurait dit Bossuet, après S. Paul :

— « La période historique que nous vivons est fertile en mutations. Si nos peuples sont portés vers l'irréligion, des signes indiquent une possibilité, une vraisemblance de redressement. Certes le rêve d'une Eglise idéale dans un peuple idéal restera toujours un rêve, mais il est encore possible que d'un monde déjà profondément entamé par l'athéisme renaisse un monde croyant. »

Et je voudrais signaler maintenant un article assez étendu de Sergio Tiflis, dans *Orizzonti* du 22 novembre, sous le titre « *La Situation religieuse de la « Fille aînée de l'Eglise » : France, pays de mission*. Etant donnée la diffusion considérable de cet hebdomadaire, cet article mérite un examen spécial. Il suffit de lire les légendes placées audessous des illustrations, pour avoir une idée des conclusions de l'auteur : voici par exemple une gravure représentant un prêtre qui monte un escalier :

— « En beaucoup de parties de la France, dit la légende explicative, spécialement dans le midi, le clergé est complètement isolé au milieu d'une population presque entièrement close aux problèmes religieux. Le curé est un « monsieur » quelconque, à qui on a recours en des circonstances déterminées — en petit nombre du reste — parce que c'est l'usage. Et le clergé, excellent sous tous les rapports, subit avec résignation cet isolement, en limitant ses rapports à un petit nombre de familles bourgeoises de tradition catholique. Même les très nombreux émigrés italiens, venant de zones où la pratique religieuse est chez nous générale, ont assimilé l'esprit ambiant et ne vont plus, eux non plus, à l'église. »

Il y a du vrai, et pourtant, l'auteur commet ici une erreur grave, très grave même : c'est quand il dit que « le clergé subit en se résignant » cette situation — *subisce rassegnato questo isolamento*.

Mais pas du tout. Nous ne nous résignons pas, nous faisons tout contre cet isolement. Nous essayons par tous les moyens d'atteindre ceux qui ne viennent pas à nous : de là nos œuvres de jeunesse, nos cercles d'études, de là nos tentatives de pénétration du monde ouvrier par les prêtres-

ouvriers — une invention française — périlleuse peut-être, mais qui est une bonne preuve qu'*on ne se résigne pas*. Du reste, les autres légendes explicatives auprès des autres gravures illustrant le même article contredisent formellement ce que vient de dire la première légende : nous y voyons le cardinal Saliège, dont on nous dit que, « malgré ses 83 ans et la paralysie qui l'immobilise, il est plein d'énergie, trace des directives, et suit avec attention l'action du jeune clergé surtout qui veut, par tous les moyens, reconquérir les masses à la Foi. » Nous y voyons encore le cardinal Feltin, et il est dit de lui qu' « après un moment d'attente prudente, pour apprécier la situation, il s'est, lui aussi, convaincu de la nécessité de prêtres spécialisés dans l'apostolat auprès des ouvriers, pour rompre le mur d'indifférence, sinon de haine, qui es ten train de se créer entre la classe ouvrière communiste et l'Eglise. »

Il y aurait encore des retouches à apporter à l'exposé de Sergio Tiflis, qui semble avoir surpris certains de ses lecteurs italiens, car dans le numéro du 20 décembre, le docteur Francesco Cal cagnini, de Rome, écrit au journal une longue lettre, pour critiquer cet article. Et j'ai l'impression que M. Calcagnini dit exactement ce que nous serions tentés de dire nous-mêmes.

Mais nous voudrions plutôt signaler à Sergio Tiflis qu'il est peut-être dans l'illusion, s'il croit que le phénomène remarqué en France, épargne l'Italie ou l'Espagne. Voici ce que dit à ce sujet M. Jean Roux, dans l'article signalé ci-dessus :

— « Le phénomène de déréliction est loin d'être seulement français. Une étude sur le diocèse de Mantoue, en Italie du Nord, parue récemment (Don Aldo Leoni, *Sociologia e geografia di una diocesi* — à noter que l'on appelle le diocèse de Mantoue « la Vendée italienne », pour indiquer la vivacité des sentiments religieux) montre une situation du même ordre : une bonne partie du diocèse n'atteint pas 30 % de pratique religieuse. Les sondages faits en Espagne sont encore bien plus sombres en leurs résultats. C'est donc un phénomène général qui s'inscrit dans ces tests. Faits de dix en dix ans, ils montreraient sans doute une courbe descendante, tellement le milieu général se paganise. »

Il est donc nécessaire comme le fait notre revue *Lumière et Vie* de replacer le cas du christianisme français dans le cadre du christianisme en général, et le cas du christianisme en général dans celui de l'évolution des religions dans le monde.

Il n'y a plus rien de valable, dans nos observations, que ce qui se fait « à l'échelle planétaire ».

IX

Le quatrième centenaire de l'Université grégorienne

Au mois d'octobre 1953, l'*Université grégorienne*, à Rome, a célébré le quatrième centenaire de sa fondation, au moyen d'un Congrès scientifique qui s'est achevé le dimanche 18 octobre dans l'*Auditorium* du Palazzo Pio, sous la présidence de nombreux cardinaux, évêques et prélats, en la présence du Président du Conseil italien, Giuseppe Pella. Deux articles, l'un des *Etudes*, signé Joseph Lecler, l'autre de la *Civiltà cattolica*, par D. Grasso, S. J., nous en parlent.

La Grégorienne est plus prospère que jamais. Elle est pour beaucoup d'entre nous, l'*alma Mater* où nous avons appris la théologie. Elle garde la reconnaissance des milliers d'élèves de toute nation qu'elle a formés, au cours des quatre cents ans écoulés. Ce centenaire, comme le note le P. Lecler, a « été un événement mondial ». Il s'y trouvait non seulement ses 2.300 étudiants actuels, appartenant à 58 nations, mais aussi un très grand nombre de ses anciens élèves. La participation de la France a été particulièrement remarquée. Nos cinq Instituts catholiques y étaient représentés, ainsi que les Facultés canoniques de Strasbourg, les scolasticats du Saulchoir, de St-Maximin, d'Enghien, de Fourvière, de Chantilly. Les Universités officielles de Paris et de Lyon avaient envoyé d'illustres professeurs, MM. Georges Davy, Doyen des Lettres à Paris, Gabriel Le Bras, André Latreille (Lyon).

Dans la séance finale, on a beaucoup remarqué les éloges prononcés en l'honneur de la Grégorienne, par les représentants des trois plus anciennes Universités d'Europe, celles de Bologne, de Paris et de Salamanque.

Est-il nécessaire de rappeler ici l'histoire glorieuse de ce qu'on appela longtemps « le Collège romain », et que, depuis la Bulle *Etsi cum multa*, du 21 novembre 1873, de Pie IX, on désigne sous le nom d'*Université grégorienne ?*

C'était en plein XVIe siècle. La révolution protestante avait déchiré la robe sans couture du Christ, rompu l'unité catholique, engagé le monde dans les voies de la division, de l'incompréhension, de la guerre, dont nous avons tant de peine à sortir. La fondation du « Collège romain » fit partie de ce mouvement puissant qu'on appelle abusivement la *Contre-Réforme*, alors qu'il fut la *Réforme tout court*, tandis que la *soi-disant Réforme* n'était qu'une rébellion, une hérésie, un schisme.

Le Concile de Trente s'était réuni en 1545. La restauration catholique était commencée et allait se poursuivre avec une force et un succès croissant jusqu'à faire du siècle suivant : le Grand Siècle catholique. L'idée de fonder un collège à Rome, pour former des prêtres, des professeurs, des écrivains, des prédicateurs, et servir de modèle à d'autres instituts du même genre, était venue à S. Ignace de Loyola, dès 1548. On peut dire qu'il eut rarement idée plus heureuse et plus géniale. Le fruit le plus précieux de son initiative, en effet, fut la création des Séminaires. Si le Concile de Trente, dans une de ses plus célèbres ordonnances, prescrivit la fondation dans tous les diocèses d'un Séminaire pour la formation du clergé, ce fut, en effet, à l'imitation de ce que l'on voyait à Rome.

Ce ne fut pas sans peine que S. Ignace réalisa son idée. Il n'admettait pas un enseignement, dans lequel les étudiants fussent obligés de payer leurs maîtres. Il fallait donc trouver des moyens financiers importants, avant de mettre sur pied un Institut comme celui qu'il voulait. Mais les nobles romains admettaient plus volontiers de souscrire pour la construction d'un palais ou d'une église que pour celui d'une école. Si le monde laïc se glorifie aujourd'hui de son zèle pour les fondations scolaires, il ne devrait jamais oublier que c'est le clergé qui lui en a donné l'exemple.

La difficulté que rencontrait S. Ignace fut écartée lorsque le duc de Gandie vint à Rome, pour

l'année sainte, en 1550. Le duc de Gandie ? Je suppose que tous mes lecteurs savent de qui il s'agit. Il est bien frappant de constater que le Collège romain doit sa naissance à deux saints : Ignace de Loyola et François de Borgia. Ce fut celui-ci — alors duc de Gandie — qui fournit les premiers fonds. Le dimanche 22 février 1551, Ignace de Loyola fondait dans une petite maison située au pied du Capitole, une *Ecole de Grammaire, d'Humanités et de Doctrine chrétienne,* — entièrement gratuite ! Il y eut des protestations de la part des professeurs des écoles payantes, qui voyaient là une concurrence déloyale !

Ignace persévéra. L'année suivante, il devait abriter ses étudiants trop nombreux dans un local plus vaste : maison Frangipani, rue du Gesù actuelle

Mais Ignace voyait grand. Il lui fallait des maîtres capables de rivaliser avec ceux de l'antique Sorbonne. Il rêvait d'une véritable Université. Il avait été lui-même étudiant à la Sorbonne, il en connaissait le fort et le faible. Il voulait faire aussi bien, sinon mieux ! Il réussit à grouper une équipe de professeurs, tout à fait remarquable : Martin Olave, Espagnol, diplômé de la Sorbonne, pour le Dogme, le Français André Frusio, pour l'Ecriture sainte, le Flamand Quintin Charlat pour la Morale ; les Français Jean Roger et Guy Roillet, et l'Espagnol Balthasar Torres, pour la Philosophie.

Et le grand jour de l'ouverture fut le 28 octobre 1553. Treize ans plus tard, le nombre des étudiants atteignait mille. Il fallut émigrer de nouveau. Le pape Grégoire XIII prit la chose en mains et le 28 octobre 1584 était inauguré le grandiose palais universitaire construit par ses soins et à ses frais. En 1600, on arrive à 2 000 étudiants de toutes les nations d'Europe.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de l'organisation des études, ni dans l'énumération des chaires qui existent à la Grégorienne. La Bibliothèque y compte 300.000 volumes, auxquels il convient d'ajouter ceux qui se trouvent dans les annexes de la Grégorienne : l'Institut biblique et l'Institut oriental.

Faut-il nommer les plus célèbres professeurs ? Suarez, Toledo, de Lugo, Mariana, Maldonat, Cornelius a Lapide. L'un des plus fameux fut sûrement Robert Bellarmin, qui fut cardinal, et en qui nous vénérons un saint et un Docteur de l'Eglise. N'oublions pas un autre cardinal : Sforza Pallavicini, que rendit illustre sa réfutation de l'*Histoire du Concile de Trente* de Paul Sarpi. Depuis un siècle, nous devons rappeler les noms de Jean Perrone, Jean - Baptiste Franzelin, Clément Schrader. Cela nous conduit à l'époque de nos propres études, sous le père Louis Billot, un Français, en qui tous ont reconnu des dons exceptionnels de métaphysicien. Ses ouvrages, dit la *Civiltà*, restent « classiques en théologie ».

En dehors de la théologie, la reine de céans, un grand nombre d'autres maîtres se sont fait un nom : Louis Taparelli d'Azeglio (Droit naturel), Liberatore (thomisme), Remer, Tongiorgi, Gény, en philosophie, Patrizi en Ecriture sainte, Wernz et Oietti en droit canonique, Ange Secchi en astronomie.

Pour ce qui est des élèves, on a compté parmi eux 13 papes, notamment Léon XIII, Benoît XV, Pie XI, Pie XII, 7 saints canonisés (Bellarmin, Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Camille de Lellis, Jean Leonardi, Léonard de Port - Maurice, Jean-Baptiste de Rossi) ; 30 bienheureux et une centaine de martyrs. Le nombre d'évêques et cardinaux sortis de la Grégorienne est immense. Seulement de 1824 à 1953, on compte 77 cardinaux et 574 évêques. Nous disions tout à l'heure qu'il y avait, en 1953, 2300 étudiants, le chiffre exact est 2.373, dont 1.272 du clergé séculier et 1.101 du clergé régulier.

Pour terminer, disons que la Grégorienne fondée par deux saints jésuites est devenue depuis longtemps une Institution pontificale, si bien que le Grand-Chancelier de l'Université n'est pas le général des jésuites, mais bien le Préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités.

X

L'Islam, Dogme, Culte, Morale

Plusieurs de nos lecteurs ont manifesté le désir de trouver ici quelques notes sur l'Islam, tel qu'il est aujourd'hui. Il y a partout des Nord-Africains chez nous et il peut être utile de connaître sommairement leur religion. Un excellent résumé a paru dans la revue *Grand Lacs,* de nov. 1953, sous la signature de A. Demeersman. Cette revue emprunte ses renseignements à *Ibla,* revue de l'Institut des Belles-Lettres arabes, n° 62 [1].

Première constatation : les revues tunisiennes dans leur ensemble se situent au cœur de l'Islam, en se refusant systématiquement à regarder ailleurs, et à faire appel aux études des religions comparées.

1° *Dogme.* — Les auteurs musulmans insistent sur l'état religieux des Arabes avant l'Islam : c'était l'idolâtrie, c'était le culte grossier du paganisme. L'Islam a libéré les Arabes, il a supprimé les intermédiaires entre Dieu et l'homme, il a prêché l'égalité des hommes en présence de la grandeur de Dieu, la fraternité des croyants. En principe, l'Islam a supprimé les différences raciales et les clans. L'Islam est une religion universelle. Les musulmans ont réussi en tout, aussi longtemps qu'ils sont restés fidèles à leur religion. Mais ils se sont attachés à des points secondaires, et ce fut la vraie source de leur décadence. Il faut donc à tout prix y revenir pour pouvoir repartir à la conquête spirituelle du monde.

L'Islam rejette le dogme de la Trinité. Il insiste sur l'unicité de Dieu, sur sa grandeur, son pouvoir créateur, sa toute-puissance, son omniscience. Un dogme capital dans l'Islam est celui de la prédestination. Chacun de nous a son destin fixé d'avance : « C'est écrit ! »

Au sujet du Christ, la position de l'Islam est simple et catégorique : « Infidèle est celui qui dit : Dieu est un tiers de la divinité, tandis qu'il n'y a point de Dieu si ce n'est le Dieu unique... Le Messie, fils de Marie, n'est qu'un apôtre... Dieu ne pardonnera pas qu'on lui associe d'autres Dieux. » (Coran, v, 17 ; II, 110-111 ; v, 77, 79 ; IV, 51).

[1] Excellent article aussi dans *Lumière et Vie* de novembre : *Dynamique de l'Islam,* par P. Rondot, et nous l'utilisons aussi.

De là, des adjurations adressées aux chrétiens :

— « O vous, qui avez reçu les Ecritures, pourquoi revêtez-vous la vérité de la robe du mensonge ? Pourquoi la cachez-vous, vous qui la connaissez ?... Venez entendre un seul mot : que tout soit égal entre vous et nous ; convenons que nous n'adorerons que le Dieu unique et que nous ne Lui associerons quoi que ce soit, et que nous ne chercherons pas les uns parmi les autres des seigneurs à côté de Dieu. » (Coran, III, 64, 57).

2° Mais les docteurs de l'Islam ont un grand souci de se donner pour modernes. Non seulement ils proclament bien haut que leur Dieu est le Dieu de la nature et de la raison, mais on trouve dans leurs revues souvent des titres comme les suivants : *L'Islam et l'altruisme* ; — *L'Islam et les libertés individuelles et publiques* ; — *L'Islam, la raison et la liberté de pensée* ; — *L'Islam, guide de l'humanité égarée et sauveur de l'humanité souffrante.*

Chacun de ces titres est un programme.

Si l'on objecte aux musulmans l'état de décadence dans lequel les peuples de l'Islam sont visiblement tombés, ils répondent, comme nous ferions, nous chrétiens, que ce n'est pas leur religion qui a causé cette décadence, mais justement le contraire, à savoir l'abandon de la religion !

3° Un point sur lequel les docteurs sont très fiers d'attirer l'attention, c'est la splendeur religieuse et littéraire du Coran, et ce qu'ils appellent « l'inimitabilité du Livre », un peu dans le même sens que Calvin, quand il parlait de la Bible, qui, selon lui, à première vue se distingue immédiatement de tout écrit profane, et porte témoignage de son inspiration, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'Eglise.

Certains docteurs musulmans affirment même que le Coran est *intraduisible !*

4° *Le culte.* — Il consiste en cinq obligations : *la prière, le jeûne, le pèlerinage, l'aumône légale et volontaire*, mais avant tout *la profession de foi.* Ce sont là « les cinq piliers du culte ».

Tout musulman doit connaître ces obligations et les pratiquer strictement.

Rappelons seulement *la profession de foi*, si fondamentale dans ce culte. Elle consiste à prononcer la formule : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son envoyé. »

Tout homme qui se convertit à l'Islam doit prononcer cette profession de foi, prendre un nom musulman, recevoir la circoncision. Les Juifs doivent en outre reconnaître le Christ comme prophète et les chrétiens doivent le renier en tant que Dieu.

5° *Morale.* — Les revues arabes traitent souvent de morale. Mais, dit la revue *Grands Lacs :*

— « Elles ne prétendent pas entraîner l'homme sur les hauts cimes de la mystique. Elles ne réclament pas de l'homme des vertus surhumaines. Elles se font presque une gloire de rester au niveau de l'homme moyen et ne croient guère à la sainteté des humains. »

Ces revues arabes parlent donc du bien et du mal, c'est-à-dire du permis et du défendu, des actions obligatoires, recommandées, ou autorisées, réprouvées et interdites. Elles parlent de la piété et de la purification de l'âme. Les vertus les plus vantées sont l'abandon à Dieu, la soumission à ses décrets et préceptes, la droiture, la franchise, le dévouement, le respect des parents, l'obéissance aux chefs et aux prophètes, le courage, la persévérance.

Elles insistent beaucoup sur les vertus sociales : les droits réciproques des musulmans, la justice envers les salariés, l'entr'aide, la bienfaisance, la bienveillance, l'urbanité, la miséricorde, la compassion, la douceur, le respect de la personne du prochain, de ses biens, de son habitation, la fidélité aux promesses, la sincérité en amitié, etc.

— « A voir, dit *Grands Lacs*, la chaleur avec laquelle elles sont recommandées, on se sent gagné par la sympathie et le respect pour cet effort loyal d'ascension morale. Cependant, un chrétien ne peut s'empêcher, à la lecture, de se demander si cet appel vibrant au progrès moral ne décèle pas une certaine faiblesse. Nous voulons dire qu'on se défend mal contre l'impression que le cercle où ces vertus sont appelées à se développer semble se refermer sur la communauté musulmane. On est pris d'inquiétude et l'on se demande si les autres hommes, les non-musulmans, y trouveront leur compte... »

Les docteur les plus modernes toutefois font un véritable effort pour se placer sur le plan universel, et pour élargir l'horizon des écrits musulmans antérieurs.

Notons que les vices les plus honnis, dans cette morale, sont les suivantes : jalousie, paresse, amour immodéré de l'argent, avarice, usage des spiritueux — on sait que l'alcool, le vin, etc... sont formellement interdits — usage des narcotiques, des stupéfiants.

Les revues tunisiennes insistent aussi sur la corruption du monde moderne. On le comprend aisément, quand on a lu la liste des vices et celle des vertus préconisées ou condamnés par l'Islam. Notre monde pratique peu la vertu, mais il est pourri de vices. Les docteurs musulmans font donc à tout croyant une obligation de donner le bon exemple, d'enseigner la vertu, de condamner le vice, sous quelque forme qu'il se présente, de chercher à atteindre un rayonnement social. C'est là et là seulement que se trouve la source du véritable progrès de l'humanité.

On résumera tout ce qui précède en disant que l'Islam est un *moralisme intensif*, nullement mystique, une sorte de pélagianisme tendu et sûr de lui-même.

6° *Réformisme.* — Nous conclurons cet exposé par un aperçu de l'esprit actuel de l'Islam : il met l'accent sur la réforme, sur la nécessité d'une évolution hardie et énergique de tout le peuple des croyants. Il faut regarder vers l'avenir, il faut s'insérer dans le courant de l'évolution mondiale, ne pas se contenter de « revivre le passé et de chanter la gloire des ancêtres et d'un patrimoine perdu. »

— « La réforme doit être totale et embrasser tous les domaines de la vie, mais elle doit être, pensent la plupart, d'inspiration religieuse, favoriser un retour aux sources islamiques authentiques et remédier à l'ignorance et à l'indifférence religieuse qui se sont développées. »

Les docteurs musulmans reconnaissent que ce fut une très grave erreur d'envoyer de jeunes musulmans étudier dans les universités européennes, sans qu'ils aient été suffisamment établis dans leurs convictions religieuses. Il s'en est suivi

qu'ils ont appris, dans les grandes écoles, l'athéisme ou l'indifférence. Il est indispensable de les replonger dans l'Islam. Mais la réforme, pensent-ils, est en marche et rien ne saurait désormais l'arrêter.

Terminons ici ce résumé. Il offre pour nous, chrétiens, cet intérêt de nous faire assister à un réveil puissant de l'esprit religieux. Rien de plus mortel que la stagnation à laquelle nous avons assisté depuis un siècle. Que la foi revive partout et que le Christ reparte à la conquête des âmes ! L'Islam nous donne l'exemple de l'enthousiasme. Que devons-nous dire, nous, qui sommes sûrs de posséder avec l'Evangile, la seule vérité libératrice ?

XI

Un vaillant missionnaire, le R. P. Mousset.

Dieu merci, l'esprit apostolique, que nous appelons aussi l'esprit missionnaire, n'est pas mort chez nous. Il n'a jamais peut-être été plus vivant que dans notre France du XIX^e^ siècle. Et il est loin d'être en baisse à l'heure où nous parlons C'est à la gloire de cet esprit missionnaire que je voudrais terminer cette causerie en évoquant la mémoire d'un apôtre que j'ai beaucoup connu, et qui était depuis cinquante ans à Madagascar. Il se nommait le P. Léon Mousset. Il vient de mourir et la revue intitulée *Bulletin des Missionnaires de Notre-Dame de la Salette* (janvier-février 1954), est en bonne partie consacrée à sa mémoire.

C'est d'abord Mgr Garon, préfet apostolique de Morondava, qui, ayant été son ami durant 56 ans, nous parle de lui. Il était né à Vollore-Montagne, au diocèse de Clermont-Ferrand, le 20 avril 1878. Son village est perché à 1000 m. d'altitude, et entouré de cette vaste forêt qu'on appelle les *Bois noirs*.

Non loin de Vollore se dresse le sanctuaire de Notre-Dame de l'Hermitage. C'est là que j'ai eu le privilège de rencontrer pour la première fois le P. Mousset. Il y avait 25 ans qu'il était parti pour les missions à Madagascar et il revenait pour la première fois. Je me souviens que pendant qu'il nous parlait de sa mission, il survint un petit groupe de personnes, qui se mirent à l'écouter auprès de nous. Quand il s'arrêta, une jeune fille de 24 ans vint se jeter à genoux devant lui, en lui demandant de la bénir. Il le fit avec sa bonté ordinaire, puis il demanda à cette jeune fille, qui s'était relevée et qui le regardait avec intensité :

— « Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?
— « Je suis votre plus jeune sœur, celle qui est née après votre départ aux missions, et je suis si heureuse de vous voir pour la première fois !... »

A ces mots elle fondit en larmes, et la plupart des assistants sentirent leurs yeux se mouiller à leur tour !. Mais c'étaient des larmes de joie !

Le P. Mousset avait fait profession chez les Pères de la Salette, le 21 juin 1896. Ses supérieurs l'avaient ensuite envoyé à Rome pour les études de philosophie et de théologie et il y avait été ordonné prêtre, le 24 mai 1902. Il avait eu l'idée de fonder une sorte de journal pour servir de trait d'union entre les étudiants de Rome et les missionnaires de la Salette à Madagascar, où ils étaient arrivés dès 1898. Ce fut ce petit journal : *l'Echo d'ici*, qui fut à l'origine de sa vocation missionnaire.

Il partit de France le 25 décembre 1903, et se trouva à pied d'œuvre, dans la grande île, récemment devenu française, le 13 février 1904.

Il se mit aussitôt au travail. Il aimait à raconter que l'un des premiers païens qu'il eut à assister, à ses derniers moments, et qui était complètement édenté, répondit à ses instances :

— « Oui, oui, je veux bien recevoir le baptême, si cela me fait pousser les dents !... »

Ce n'était peut-être pas un principe de foi très désintéressé !

A cette époque lointaine, c'était Augagneur qui était gouverneur de Madagascar. Il y déployait un sectarisme antireligieux aussi violent que stupide. Les missionnaires reçurent la défense de tenir des réunions cultuelles, sans la présence d'un Européen au moins, et de chanter ou faire chanter des cantiques en malgache. Le missionnaire ne devait changer qu'en latin et ses choristes répondre dans la même langue. C'étaient là des prescriptions dignes d'un roi-sacristain, tel que Joseph II. Tels étaient certains des proconsuls de la Troisième République ! L'un des catéchistes malgaches du P. Mousset fut condamné à 5 fr. d'amende, pour avoir fait chanter des cantiques en malgache à un enterrement ! Et quand le P. Mousset vint se plaindre aux bureaux de l'administration, on lui répondit sans politesse « qu'on n'avait pas besoin de ses conseils ni de ses réflexions » !

Ce fut à travers ces oppositions et ces difficultés que se poursuivit l'apostolat du P. Mousset et de ses confrères. Et malgré cela le mouvement des conversions fut lancé. Il dure encore. Mgr Dantin établit son siège épiscopal à Antsirabé. Le Père Mousset fut d'abord curé de la cathédrale, puis supérieur de Bétafo. C'est là que bien des fois j'ai eu à lui écrire. C'est de là qu'il m'envoyait des notes sur le mouvement missionnaire à Madagascar. Il resta à Bétafo pendant 30 ans, cumulant les fonctions de Vicaire délégué du Vicaire apostolique, de supérieur de la mission et de curé de la paroisse. C'est à cette époque et par ses soins que fut bâtie la belle église du poste central.

Vers la fin de sa vie, la Providence lui ménagea une année d'impuissance et de souffrances, pour lui permettre, dit Mgr Garon, « le dernier embellissement du Missionnaire ». Puis il entendit l'appel attendu du Maître. Comme aurait dit S. Jean de la Croix, il était temps pour lui de voir « se rompre la toile de la douce Rencontre » !

Après une pénible opération, on le crut perdu... Mais il se remit assez pour revenir de Tananarive à Bétafo. Cependant, il prit froid dans la voiture qui le ramenait, et il rendit le dernier soupir, à Bétafo, le 29 juillet 1953.

En rendant ici hommage à ce vaillant pionnier de l'Evangile, qui se dépensa cinquante ans au service du Christ, je voudrais du même coup rendre hommage aux milliers de missionnaires qui lui ressemblent et qui sont l'une des plus belles parures de l'Eglise catholique !

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Arrigo LEVASTI. — **Vie de Sainte Catherine de Sienne, combattante de la paix.** — In-8 de 444 p. — Paris, Edit. du Seuil, 1953.

De cette *Vie*, publiée à Turin en italien (1947), Yvonne Batard offre au public français une traduction allégée de l'appareil bibliographique.

Les événements rapportés ici sont connus. Le mérite de l'auteur est de les avoir replacés dans leur cadre historique, psychologique et doctrinal, et de les faire ainsi mieux comprendre, grâce à une sorte de commentaire continu des sources utilisées. Sans doute, nous aurions préféré souvent plus de sobriété dans les explications ; mais il faut laisser au génie de chaque langue et de chaque auteur son charme propre. Celui de ce livre est vraiment prenant. Si l'on apprend peu de choses nouvelles en le lisant, on sait mieux, après l'avoir lu, ce que l'on connaissait déjà. Les fervents de la grande sainte s'attarderont volontiers à savourer ces pages, qui seront, pour la foule, une délicieuse histoire pleine du plus pur idéal humain, dominicain, virginal et chrétien.

On se demande pour quel motif cette traduction est publiée sans l'*imprimatur* obligatoire, nous souhaitons que l'auteur et l'éditeur français aient à cœur de faire disparaître cette lacune.

Henri PELTIER et Jean DUFEUTRELLE, professeurs au Séminaire d'Amiens. — **Mgr Joseph Compère.** — In-8 de 134 p. — Abbeville, Paillart, 1953.

Mgr Compère est mort le 1er mai 1953. Deux de ses anciens élèves et collaborateurs retracent sa vie dans ce livre. Le premier le suit dans le détail de ses différentes fonctions sacerdotales, après avoir brièvement rappelé ses années de formation dans les séminaires. Le second nous donne son portrait moral et surnaturel, en insistant sur ce qui fit l'unité de sa vie. L'ouvrage se termine en citant intégralement son « Testament spirituel ».

Rappelons les étapes de la vie de ce prêtre d'élite, dont le nom fut bien connu de beaucoup de nos confrères, français et étrangers.

Né en Picardie (1879) il fut, ses études achevées, surveillant au Petit Séminaire pendant trois ans, prit en un an sa licence d'histoire en suivant les cours de l'Institut Catholique de Paris, revint au Petit Séminaire comme préfet de discipline et professeur d'histoire. Rendue soucieuse par les attaches de ce prêtre avec le *Sillon*, l'autorité diocésaine le nomma curé d'une petite paroisse. La guerre de 1914 vint l'y prendre : infirmier d'abord, puis aumônier bénévole, il reçut au retour le soin de la paroisse et du doyenné de Ham ; c'est là qu'il réalisa son rêve de vie commune. Supérieur du Petit Séminaire, puis du Grand Séminaire, il racheta, dans ce dernier poste ce qui avait manqué à sa formation théologique par un grand esprit surnaturel, par l'expérience du ministère pastoral et par ses dons d'éducateur. Pendant quelques années, puissamment secondé par Mgr Delacroix, il fut le directeur général de l'Union apostolique. Ses forces diminuant, il se retira (1949) avec les titres de vicaire général et de chanoine titulaire, qui vinrent alors s'ajouter à celui de protonotaire apostolique, reçu quelques années plus tôt. L'unité de sa vie apparaît en ce que tous les postes qu'il occupa préparaient en lui l'*éducateur* spécialement destiné à la formation des futurs prêtres et au soutien moral et surnaturel de ses confrères.

Beaucoup parmi ceux-ci voudront mieux connaître ce prêtre d'élite dont ils vénéraient le nom et lisaient les écrits. Qu'ils prennent ce livre, rédigé avec autant de soin que d'amour filial. Ils y trouveront un confrère qu'ils admireront sans doute, mais surtout qu'ils pourront prendre comme modèle et imiter.

P. 51, une agréable coquille nous apprend que c'est au *Lauda Sion* que Mgr Compère avait « emprunté une certaine sentence latine : *...Recedant vetera, nova sint omnia.* »

A. AUFFRAY. — **Un passeur d'âmes.** — In-12 de 184 p. — Chez l'auteur, Pensionnat Sévigné, St-Jérôme, Marseille, 1953.

Ce « passeur d'âmes » est un Salésien, le Père Dhuit, originaire de Chartres. Ordonné prêtre en 1895, il passa d'abord 5 ans à Marseille comme professeur de 3e et conseiller d'études, en même temps que directeur de patronage. En 1900 il fut appelé à Paris et chargé du patronage Saint-Pierre de Ménilmontant. Il devait rester à ce poste jusqu'en 1945. Les débuts de son apostolat furent difficiles : ils coïncidaient avec la persécution religieuse. Il dut déménager trois fois avant d'installer définitivement son Œuvre dans les locaux actuels, rue du Retrait. Il lui fallut pour cela des sommes qui, en monnaie de notre époque, s'élèveraient au moins à 75 millions. Il lui fallut surtout un ensemble de qualités remarquables : énergie, labeur infatigable, audace, etc., que surélevaient un zèle profondément surnaturel et une confiance inébranlable en Marie-Auxiliatrice.

Moyennant quoi, il parvint à faire beaucoup de bien dans ce XXe arrondissement : il forma de solides chrétiens, les fit rayonner par le théâtre (Jeu de la Passion) et les Conférenees de St-Vincent de Paul, et les intéressa profondément à leur Œuvre par des initiatives alors toutes neuves : sport, colonies de vacances (d'abord à Brachay, Haute-Marne), voyages au loin, etc...

L'auteur de ce volume, ancien collaborateur du P. Dhuit, nous rapporte d'une manière très simple et intéressante les principaux épisodes et les anecdotes les plus marquantes de cette vie si bien remplie. Il ne cache pas les défauts de son héros : caractère changeant, explosif, difficile pour son entourage, excessivement autoritaire (surtout avant qu'il n'ait expérimenté à ses dépens, durant la guerre 1914-1918, les inconvénients d'une obéissance militaire tout-à-fait semblable à celle qu'il exigeait lui-même), etc. Et il ne fut jamais favorable aux mouvements d'Action Catholique spécialisée, J.O.C. et J.E.C. Mais il rachetait le tout par sa bonne volonté et sa vraie charité, et aussi par sa simplicité : sa tabatière légendaire était un grand moyen d'entrer en relations. Il mourut en 1948.

Ces pages plairont à tous les lecteurs, surtout à ceux qui ont connu le Père.

Maurice DECLERCQ. — **Au service de l'apostolat ouvrier : l'abbé Marcel Hardeman.** — In-8 de 304 p. — Strasbourg, Ed. Le Roux, 1953.

L'abbé Hardeman, né en 1907, à Merville (Nord), était fils d'un cheminot cégétiste mort accidentellement très jeune. Il fit sa première année de petit séminaire en Bretagne, où sa mère s'était réfugiée en 1917, et il continua ses études secondaires dans son diocèse de Lille. Il les termina par le baccalauréat sans être toutefois un élève brillant. Il ne donna sa mesure qu'au grand Séminaire. Intelligent, fougueux dans les discussions, travailleur, il était par ailleurs « timide, se-

cret ». Ordonné prêtre en 1932, il fut désigné pour suivre les cours de l'Ecole des Missionnaires du Travail, qui s'ouvrait cette année même aux Facultés Catholiques de Lille, en vue de spécialiser des prêtres pour l'apostolat ouvrier. L'année finie il fut nommé vicaire dans une paroisse ouvrière de Lille appelée « Moulins ». Il y resta deux ans. Il fut alors (1935) nommé sous-directeur du Secrétariat Social de Lille avec la charge spéciale d'aumônier fédéral de la L.O.C.F. (Ligue ouvrière chrétienne féminine). Il y fit porter ses efforts sur l'esprit surnaturel plutôt que sur les revendications temporelles. Mobilisé comme sous-officier en 1939, il fut tué en juin 1940.

Donc vie simple et apostolat sans relief extraordinaire. Ce jeune prêtre n'avait même pas des vertus exceptionnelles : « Il n'était qu'un « petit prêtre » parmi bien d'autres. Petit de taille. Petit par son réflexe d'infériorité qu'il tenait de ses origines. Petit par la conscience qu'il avait de n'être qu' « un pauvre type ». Petit par l'impression d'écrasement que lui donnait sa condition à la fois humaine et sacerdotale (p. 271-272). Il lui fallut même du temps pour « accepter sa petitesse, sa « cocasserie ». Mais « alors il en fit une louange de Dieu, par un amour très grand, fidèle jusqu'à la mort ». C'est en cela qu'il est encourageant et que son exemple fera du bien aux confrères qui liront sa vie. Mais ceux-là surtout qui ont été l'objet de son apostolat et qui ont réclamé cette biographie seront heureux de le voir décrit tel qu'il était, par une plume habile, qui sait donner du relief aux moindres détails. Ses écrits sont amplement cités et commentés. Deux de ses rapports sont même reproduits en appendice. Ils révèlent un esprit vigoureux, aussi réaliste que doctrinal, qui savait penser son temps et était hanté par le salut de la masse ouvrière.

Félix GAYE. — **Une de la paroisse universitaire: Antoinette Travert.** — In-12 de 84 p. — Reims, Matot-Braine, 1953.

En 1947 paraissait chez Casterman sous le titre « *Etapes d'une conversion* » les lettres d'Antoinette Travert à son directeur de conscience (cf. *Ami*, 1947, p. 624). Les lecteurs désirèrent quelques précisions sur la vie de la jeune fille. C'est à ce désir que répond l'opuscule de M. le chanoine Gaye. La préface est de S. E. Mgr Cazaux.

Antoinette est née à Carteret, en 1910, d'une modeste famille normande. Elle attira l'attention de son institutrice par ses brillantes qualités. Elle entra à l'Ecole Primaire Supérieure de Valognes en 1924, à l'Ecole Normale de Caen en 1927, et fut nommée institutrice de village en 1930. Elle mourut de la tuberculose en 1937. Elle avait failli perdre la foi à l'Ecole Primaire Supérieure, mais elle fut soutenue par une institutrice catholique. A l'Ecole Normale elle se laissa éblouir par une brillante directrice qui professait la théosophie et elle abandonna toute pratique religieuse. La première attaque du mal qui revait l'emporter la fit réfléchir au problème de la souffrance. Elle se convertit en 1932. Mais le laïcisme l'avait marquée : il lui fallut plusieurs années pour s'en dégager et arriver à une saine notion de la vie chrétienne. Une sincère obéissance à son directeur de conscience fut son principal secours.

L'auteur de ces pages ne se contente pas d'un résumé biographique : il analyse l'âme d'Antoinette en renvoyant au recueil de ses lettres. Il expose son caractère, ses habitudes, son ascension spirituelle, son attrait pour un christianisme authentique, sa piété mariale conquise de haute lutte, et son « message », message destiné naturellement avant tout aux instituteurs et institutrices laïques. Ils y verront comment seuls l'amour de Dieu et la sainteté donnent tout leur sens et toute leur grandeur aux efforts de l'éducateur.

Jean JAOUEN. — **Les Missionnaires de Notre-Dame de la Salette.** — In-16 de 205 p., Coll. « Les grands ordres monastiques », 420 f. — Paris, Grasset, 1953.

Dans la préface de ce volume, S. E. le cardinal Tisserant applique à cette congrégation des Missionnaires de Notre-Dame de la Salette la parabole du grain de senevé. Créée en effet en 1856, dix ans après les apparitions, par l'évêque de Grenoble pour accueillir les pèlerins sur la Montagne pendant la belle saison et pour évangéliser les paroisses du diocèse pendant l'hiver, elle ne comprenait au début que trois membres ; après de sérieuses difficultés de recrutement et d'âpres discussions sur le but à poursuivre, elle fut reconnue de droit pontifical en 1879, vouée à l'apostolat dans l'univers, selon l'esprit du message de la Salette.

La Norvège, la Suisse, la Hollande, l'Italie, les Etats-Unis, la Pologne, Madagascar, la Birmanie et bien entendu la France ont profité ou profitent encore en ce moment du zèle de ses membres.

Grâce à quelques âmes sacerdotales d'une trempe exceptionnelle, un esprit très marqué, l'esprit salettin, puisé dans le message de la Vierge en pleurs, donne à cet institut son âme particulière.

Ce message, les 950 membres actuels de la Congrégation s'efforcent de le faire passer au peuple chrétien en lui rappelant que la Mère de Dieu retient le bras de son Fils lorsqu'Il voudrait frapper ceux qui l'oublient ou le méprisent. Ainsi ce livre vient bien à point au début de cette année mariale : en évoquant le zèle de ces apôtres, il apporte à la Sainte Vierge un important tribut de gloire.

Paul-Marie DUVAL. — **La Vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine.** — In-8 de 364 p., 700 f. — Paris, Hachette, 1953.

Précieux volume qui met à la portée du grand public des connaissances que possédaient seuls jusqu'ici les familiers des travaux de Jullian et de Grenier. A noter qu'il s'agit d'une époque où la conquête est achevée, du Ier au IIIe siècle, époque tranquille sur laquelle il est relativement facile de recueillir des témoignages. Il n'en est pas de même au temps de Vercingétorix, et moins encore au temps des grandes invasions.

En apportant à la Gaule l'unité administrative et politique, Rome lui a permis de se constituer en nation. En lui procurant la sécurité, en l'initiant à ses techniques et à sa culture, elle a permis à la population autochtone de développer à plein ses dons naturels. Les deux civilisations se complétaient plutôt qu'elles ne s'opposaient. Il est assez curieux de noter, à la suite de l'auteur — directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes et secrétaire de la revue « Gallia » — que les Romains ont maintenu en leur place les hommes et les institutions, à l'exception des Druides dont ils redoutaient l'influence sur le peuple. Ainsi dans notre héritage gallo-romain, le legs de la civilisation proprement gauloise entre dans une proportion qui est loin d'être négligeable.

Cette évocation attachante qui rappelle celle du maître Carcopino dans *La Vie quotidienne à Rome* ne laisse échapper aucun des aspects de la vie gauloise. Vingt-cinq pages de notes et de références en fin de volume permettront au spécialiste de compléter son information.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 februarii 1954

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)